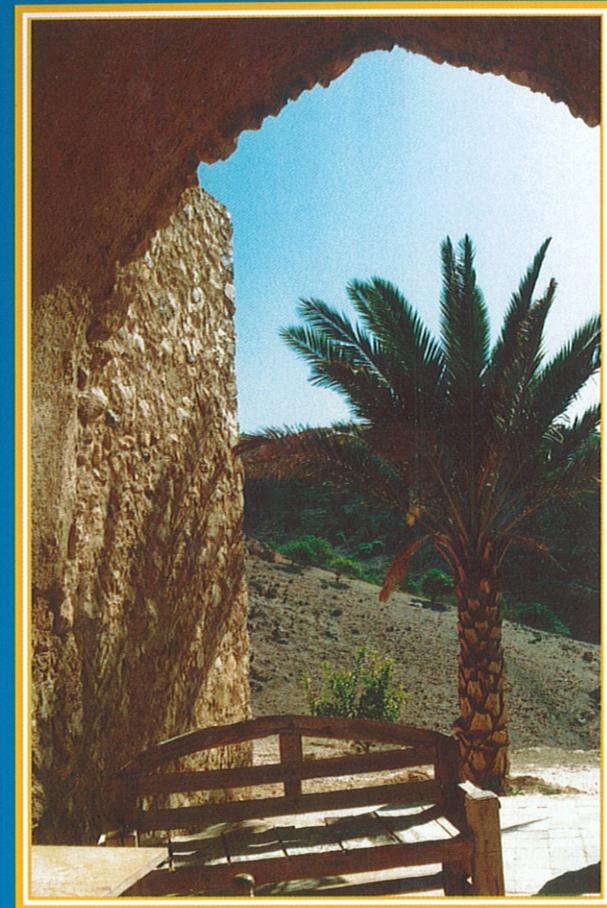


Sœur Marie-Ancilla, o.p.

# CHERCHER DIEU

Avec les Pères du Désert  
et leurs héritiers



Source de Vie

Chercher Dieu est une quête constante de l'homme. Tout désir de bonheur n'est-il pas un désir de Dieu ?

Le croyant n'est pas exclu de cette démarche sous prétexte qu'il aurait trouvé Dieu.

Dieu, en effet, est insaisissable, même par le croyant. Toute découverte de Dieu ouvre une nouvelle phase de recherche de Dieu.

Un Dieu que le croyant aurait l'impression d'avoir enfin saisi serait un faux dieu.

C'est en tout cas ce que nous enseignent les tout premiers moines, appelés les «Pères du Désert». Ils furent, aux troisième et quatrième siècles, de fameux chercheurs de Dieu. On trouve leur doctrine dans une compilation de brèves sentences et courtes historiettes appelées *apophtegmes*.

«Source de Vie» propose ici, grâce à sœur Marie-Ancilla, moniale Dominicaine, une initiation simple et abordable à l'école des Pères du Désert. Tout lecteur, tant soit peu attentif, sera surpris de retrouver chez ces hommes une étonnante connaissance du cœur humain digne des plus belles psychologies contemporaines.

«Source de Vie»  
3, chemin N.- D. des Coteaux  
31320 Vieille Toulouse

Sœur Marie-Ancilla, o.p.

CHERCHER DIEU

Source de Vie

K  
10  
MAR(96)

9 F TTC



782950 689580

DU MÊME AUTEUR :

LA CHARITÉ ET L'UNITÉ, UNE CLÉ POUR ENTRER DANS LA THÉOLOGIE DE SAINT AUGUSTIN. — Mame, « Cahiers de l'École Cathédrale » n° 6, 1993.

SAINT DOMINIQUE ET LA VIE APOSTOLIQUE DOMINICAINE. — Mame, « Cahiers de l'École Cathédrale » n° 20, 1996.

LA RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN. — Cerf, 1996.

UNE THÉOLOGIE DE LA VIE CONSACRÉE, L'ENSEIGNEMENT OFFICIEL DE L'ÉGLISE DEPUIS VATICAN II. — Téqui, 1996 (à paraître).

Sœur Marie-Ancilla, o.p.

## Chercher Dieu

Avec les Pères du Désert  
et leurs héritiers

Source de Vie

Nous mentionnons ici la source des traductions des ouvrages de divers auteurs, habituellement utilisées dans ce livre. Elle ne sera donc pas mentionnée en note. Les exceptions cependant seront dûment indiquées.

ATHANASE, *Vie de saint Antoine*, dans A. D'ANDILLY, *Les Vies des saints Pères (du désert et de quelques saintes et al.)*, tome I, À Paris, chez Louis Josse, 1733, p. 18-122.

Les **apophtegmes**<sup>1</sup>, dans A. D'ANDILLY, *Les Vies des saints Pères (du désert et de quelques saintes et al.)*, tome II, À Paris, chez Louis Josse, 1733, p. 564-705.

CASSIEN, *Les Institutions (Inst.)* dans CASSIEN, *Institutions*, trad. par E. Cartier, Paris, Librairie Poussièlgue Frères, 1872.

*Les Conférences (Coll.)* traduction de Sœur Marie-Véronique Nicolas, o.p., (P.L., t. XLIX, col. 477-1328). Les traductions de l'Écriture sont celles de VERDUNOY, *Bible latine-française (Vulgate et traduction nouvelle d'après l'original)*, t. I-III, Publications «Lumière», Dijon, 1935.

DOROTHÉE DE GAZA, *Les Instructions de saint Dorothee Père de l'Église grecque, et Abbé d'un monastère de la Palestine, traduit de Grec en François*, Paris, chez F. Muguet, 1686 (la traduction a été retouchée).

JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, dans A. D'ANDILLY, *Les Vies des saints Pères (du désert et de quelques saintes et al.)*, tome III, À Paris chez Louis Josse, 1733, p. 288-777.

La traduction des passages d'Écriture cités est celle de *La sainte bible, version établie par les moines de Maredsous* Brepols, Paris-Turnhout, 1968.

Pour les ouvrages mentionnés dans la bibliographie, les premiers mots du titre seulement sont indiqués dans les notes.

## Introduction

---

Notre époque est avide d'expérience ; les témoignages attirent des foules. Le dogme et la morale, par contre, sont regardés souvent comme un système rigide d'un autre âge. Il y a rupture entre le vécu et les données objectives de la foi, entre la connaissance et l'expérience. Nos contemporains ont tiré les conséquences d'une situation déjà ancienne. La perte de la dimension existentielle de la foi, l'accent mis presque exclusivement sur la connaissance, ont bien souvent déconnecté la recherche de Dieu, de la foi.

Le but de l'enseignement du Christ, de tous ses actes, est pourtant clair : nous faire partager sa vie éternelle. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ; ainsi tout homme

qui croit en lui ne périra pas, mais aura la vie éternelle» (Jn 3, 16). L'homme a été créé non seulement pour connaître le mystère de Dieu, mais pour entrer en communion avec les Trois. Si telle est notre foi, nous pouvons nous poser quelques questions. À quoi sert-il de connaître la morale catholique, si la béatitude qui en est la fin n'est plus le souffle qui dynamise mon existence ? À quoi sert-il de connaître ce qu'est la vertu, si je suis incapable de savoir comment m'y prendre pour en faire un levain dans la pâte de ma vie ? À quoi sert-il d'apprendre l'exégèse, si la charité, la miséricorde, le pardon, qui sont au cœur de l'Écriture, sont absents de mes relations ? Ces quelques questions posent un problème très moderne : la connaissance des choses en soi ne suffit pas ; comment la faire descendre au creux de l'existence ? Le « comment » de ce passage est rarement explicité. On aboutit alors à un rejet de l'enseignement objectif de l'Église, tant au niveau du dogme que de la morale.

La démarche des Pères du désert rejoint cette question si moderne. Leur enseignement recherchait quel chemin concret emprunter pour se convertir à la radicalité de l'exigence chrétienne. Dans un monde qui mettait déjà sous le boisseau la nouveauté chrétienne, ils ont contesté avec vigueur les façons de vivre et de penser de leurs contemporains. Ils voulaient être témoins de la vie nouvelle dans l'Esprit. Ces pionniers ont ainsi balisé une route. Ce chemin paraît neuf aujourd'hui. En effet, les générations qui nous ont précédés ont vécu d'une morale de l'obligation et du devoir incompatible avec la voie tracée par les Pères du désert : celle-ci a donc été oubliée ou déformée.

Les Pères du désert transmettent une expérience. Pourtant dans notre monde avide de témoignages, leur enseignement risque de déconcerter. On attend d'un témoignage la transmission d'une expérience avec tout ce qu'elle a de plus singulier : les détails de lieux, de situations, les sentiments personnels. Mais, on l'oublie

souvent, une telle expérience est par le fait même inimitable. Ce qui est arrivé à un autre ne m'arrivera jamais exactement de la même façon. Les Pères du désert au contraire se sont attachés à ce que l'expérience chrétienne a de plus universel. Chacun peut encore, des siècles après, se reconnaître dans leurs paroles. Ils sont descendus jusqu'au profond de leur cœur et ont touché le cœur de l'homme. Ils ont pu ainsi en dresser une sorte de carte d'état-major. Chacun peut, à leur suite, descendre jusqu'à cette profondeur de lui-même où Dieu habite et où la relation avec le prochain se noue. C'est cette expérience que nous allons essayer de faire en mettant nos pas dans les leurs.

Nous les suivrons dans leur recherche de Dieu. Dans une première partie, nous commencerons par faire connaissance avec eux. Nous essayerons aussi de nous familiariser avec leur univers spirituel et nous nous demanderons quel est l'homme qui fait l'expérience décrite. Ceci nous amènera à situer un certain nombre de notions fondamentales pour toute vie spirituelle. Cette première partie est indépendante, elle donne un éclairage général. Il est donc possible de commencer par lire les suivantes et de revenir ensuite à cette première partie.

La seconde partie aborde la démarche spirituelle des Pères. Elle expose son fondement : l'exploration du labyrinthe des « pensées », clef de la démarche entreprise. Nous serons alors à même de comprendre quel travail attend celui qui veut marcher sur leurs traces. Ce sera notre troisième partie. Nous terminerons en laissant entrevoir le terme du chemin. Le voyageur a plus de courage pour se mettre en route s'il perçoit, même à tâtons, le but vers lequel il se dirige.

Cette quatrième partie se clôturera par un chapitre sur le Christ. Les Pères du désert en parlent peu, il est pourtant toujours présent en filigrane dans leur enseignement. Tout le chemin a un seul but : nous configurer au Christ.

*Cet ouvrage n'est pas une étude scientifique de textes spirituels de l'époque patristique, mais une relecture, par mode de « lectio divina », de lecture spirituelle au sens large. Pour permettre au lecteur de faire lui-même cette expérience, la parole sera largement laissée aux Pères : ils nous enseignent encore aujourd'hui.*

*Nous utiliserons essentiellement les Vies des Pères et les Conférences de Cassien. Ces livres contiennent l'essentiel de l'enseignement des Pères du désert. Ils sont, avec les écrits de saint Augustin, aux sources de la spiritualité occidentale. Tout le Moyen Âge s'en est nourri et on en trouve une influence, indirecte, dans les Exercices Spirituels de saint Ignace de Loyola. Le renouveau spirituel russe du XIX<sup>e</sup> siècle s'est aussi fondé sur un retour aux Pères du désert.*

*Ce livre propose une relecture de leurs écrits, anciens mais toujours nouveaux. Leur pédagogie spirituelle convient à toute époque et elle est spécialement adaptée aux besoins de notre temps.*

*Nous remercions les éditions de Bellefontaine et de Solesmes de nous avoir autorisé à utiliser leurs traductions.*

## Les Fondements

## Approche des Pères du désert

---

### Qui sont-ils ?

Au sens strict, on appelle Pères du désert les moines du IV<sup>e</sup> siècle qui vivaient en solitaires dans le désert d'Égypte, et exerçaient une paternité spirituelle. Ils étaient experts dans le discernement des pensées. Et pour mieux y parvenir, ils pratiquaient une ascèse corporelle qui peut aujourd'hui nous paraître un mépris du corps, de la création. Mais il y avait toujours un ancien pour remettre les choses au point, comme en témoigne ce court récit :

*« Les solitaires, s'étant rassemblés dans l'église le jour d'une grande fête, mangeaient ensemble. L'un d'eux dit au frère qui les servait : "Je te prie qu'on m'apporte un peu de sel, parce que je ne*

*mange rien de cuit". Ce frère ayant ensuite dit tout haut : "Apporte un peu de sel, parce que voici un frère qui ne mange rien de cuit", le bienheureux Théodore prit la parole, et s'adressant à ce solitaire lui dit : "Mon frère, il aurait été préférable pour toi de manger de la viande dans ta cellule plutôt que d'avoir tenu ce discours en présence des frères"» (Apophtegme 7).*

Nos contemporains se demandent quelle motivation spirituelle pouvait justifier un jeûne de plusieurs jours, des veilles qui ne respectaient guère le minimum de sommeil nécessaire au corps, une fuite de la société des hommes absolument radicale. Il s'agissait pour les Pères du désert de cesser « *de réagir normalement aux besoins de la chair afin de purifier à la racine toutes les parties constitutives de l'être humain et de reconstituer l'homme spirituellement, mais aussi biologiquement nouveau* »<sup>1</sup>. Ils savaient que tout l'homme a besoin d'être régénéré par le Christ, de ressusciter à une vie nouvelle. Leurs pratiques, la récitation par cœur de l'Écriture, les veilles, les jeûnes, le travail manuel, associaient tout l'être, le corps, le cœur, l'imagination, à ce travail dont le discernement des pensées était le centre.

Mais leur ascèse n'avait de sens qu'accompagnée de charité :

*« Lorsque le vénérable Jean, abbé d'un grand monastère et d'une nombreuse communauté, vint visiter le vieux solitaire Pésius qui demeurait au fond du désert, il lui demanda, comme à son ancien compagnon, ce qu'il avait fait depuis ces quarante années qu'ils s'étaient séparés, dans cette solitude où personne ne venait lui parler. "Jamais, dit-il, le soleil ne m'a vu prendre mon repas ; - Et moi, répartit l'abbé Jean, jamais il ne m'a vu en colère"» (Cassien, Inst., V, 27).*

Il ne saurait être question aujourd'hui de vivre une ascèse semblable à celle des Pères du désert. Mais celle-ci leur a

permis de pénétrer, sous le regard de Dieu, jusqu'au profond du cœur de l'homme. De cela, nous bénéficions encore aujourd'hui.

Les Pères du désert, dont saint Antoine le Grand est le père, ont eu des héritiers. Nous en retiendrons quelques-uns. Cassien, moine en Palestine, puis en Égypte (V<sup>e</sup> s.) ; Abba Isaïe (V<sup>e</sup> s.), les grands Vieillards Jean et Barsanuphe ainsi que leur disciple Dorothee (VI<sup>e</sup> s.), du désert de Gaza ; Jean Climaque, du Sinaï (VI<sup>e</sup> s.) ; et plus proche de nous, Théophane le Reclus, moine de Russie au XIX<sup>e</sup> siècle. L'ascèse corporelle de ces moines était moins rude que celle de leurs devanciers, mais l'acquis spirituel des Pères du désert reste au centre de leur façon de vivre : ils recherchaient avant tout la pureté de cœur qui permet la rencontre de Dieu.

### **Leur enseignement : une parole de vie**

Les Pères du désert enseignent un art de vivre transmis oralement à l'origine. Les apprentis moines allaient demander aux anciens une parole de salut. Un jeune page, Dosithée, arrivant au monastère, ne savait dire que ces seuls mots : « *Je veux être sauvé* » (Ac 16, 30) (Vie de Dosithée, 4)<sup>2</sup>. C'est cette même démarche qu'il faut faire lorsqu'on aborde la lecture des Pères du désert.

Ils n'enseignent pas un savoir intellectuel, une morale théorique ou une théologie de la vie spirituelle, ils montrent un chemin vers Dieu. Ils engendrent en quelque sorte à la vie de Dieu ceux qui vont les trouver. Le jeune Pambo l'avait compris d'instinct :

*« Pambo était sans doute bien jeune et ne savait pas lire, lorsqu'il s'adressa un jour à un solitaire pour apprendre de lui*

quelque psaume. Le frère lui ayant dit le premier verset du psaume 38 : "J'ai dit en moi-même : je veillerai sur moi en toutes choses, pour ne point pécher par la langue", il ne voulut pas apprendre le second verset et s'en alla, disant que le premier lui suffirait, et qu'il se contenterait de tâcher de l'apprendre par la pratique. Six mois après le même solitaire lui faisant des reproches de ce qu'il ne l'avait point vu tout ce temps, il répondit qu'il n'avait pu encore apprendre à pratiquer le verset qu'il lui avait dit. Beaucoup d'années après, un de ses amis lui demandant s'il l'avait enfin appris, il lui répondit qu'à peine en avait-il pu venir à bout en dix-neuf ans» (Socrate, IV, 23)<sup>3</sup>.

Pleins de compassion pour l'homme fragile et pécheur, les Pères ont balisé le chemin à prendre, en donnant quantité de conseils très concrets. Ils livrent une parole compréhensible par tous. Ils l'ont apprise du Seigneur par une prière continue et par leur vie de fidélité dans le combat spirituel. Ce combat est au cœur de toute vie chrétienne (Ep 6, 10-17). Mais eux en ont fait leur spécialité en quelque sorte. Ils sont des maîtres inégalables dans cet art.

Quelques apophtegmes nous montrent leur insistance sur la priorité du vécu :

« Trois frères vinrent un jour à un ancien de Scété et l'un d'eux l'interrogeant sur lui-même dit : "Père, j'ai appris par cœur tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament". L'ancien répondit : "Tu as rempli l'air de paroles". Le second dit : "Moi, j'ai copié tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament". Et le vieillard lui dit : "Tu as rempli les fenêtres de parchemin" » (Pélage, X, 94)<sup>4</sup>.

La parole donnée par l'ancien était donc faite pour être vécue, elle s'adaptait à chacun s'il la demandait en vue d'une sincère conversion. Encore aujourd'hui, si nous les interrogeons, ils nous donnent une parole pour notre temps.

Nous essayerons donc de les écouter avec le cœur : l'érudition en donne une connaissance extérieure, mais n'en fait pas goûter la moëlle. Pour comprendre leurs paroles, il faut se faire leur disciple. Cela, Arsène, ancien précepteur à la cour de l'empereur, venu se mettre à l'école des moines d'Égypte, l'avait bien compris :

« Un saint d'Égypte qu'Arsène interrogeait un jour sur ses pensées pour recevoir ses avis, lui dit : "Abba, comment toi, qui es si savant dans les langues grecque et latine, interrogues-tu sur tes pensées un homme aussi ignorant et rustre que moi ?" Il lui répondit : "J'avoue qu'étant dans le monde, j'ai acquis la connaissance de ces deux langues ; mais depuis que je l'ai quitté, je n'ai pu encore apprendre l'alphabet de cet ignorant et de ce rustre" »<sup>5</sup>.

C'est cet alphabet que nous allons essayer de déchiffrer tout au long de cette étude qui s'adresse à tous ceux qui voudront bien mettre leurs pas dans ceux des Pères du désert.

## Une démarche spirituelle d'actualité

---

### Ascèse, sur quel terrain ?

Une réserve est souvent formulée à l'égard des Pères du désert. Leurs pratiques, leurs exercices, leur ascèse, c'est-à-dire le travail sur soi-même, sont-ils adaptés à nos contemporains, fragiles, blessés ? Ne convient-il pas mieux de suivre la petite voie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ? Mais la confiance sans le combat spirituel ne peut faire un chrétien debout. Il faut donc aussi une voie du combat spirituel. La « petite Thérèse », objectera-t-on, a certes eu pour grâce propre de faire redécouvrir la voie de l'abandon et de la confiance, selon un mode adapté à son époque. Tous ses

écrits cependant reflètent aussi un rude combat. C'est vrai. Mais elle n'en a pas balisé la route de façon précise et systématique. Ce n'était pas son charisme. D'autres l'avaient fait avant elle et leur enseignement était encore connu à son époque.

Il en va autrement aujourd'hui. La déstructuration morale contemporaine a aggravé les fragilités tant psychologiques que spirituelles. Il est donc indispensable de trouver des maîtres qui enseignent comment fortifier un tissu humain fragile et vulnérable pour en faire un roc sur lequel il est possible de bâtir. La fragilité elle-même doit contribuer à une unification et à une stabilisation en profondeur. Il ne faut pas rêver de conditions idéales inexistantes ! À cela les Pères du désert peuvent aider.

Que les jeunes, et moins jeunes, soient fragiles : c'est une évidence pour tout le monde. Mais il faut distinguer ceux qui sont blessés, même profondément, et ceux qui ont une « cassure ». Les premiers peuvent se remettre debout en suivant le chemin de vérité tracé par les Pères du désert. Pour les seconds, c'est plus difficile : il faut l'aide de spécialistes.

On parle souvent de blessures, mais de quoi parle-t-on ? Les blessures sont liées à l'expérience du manque foncier qui est au cœur de l'homme ; à l'expérience de la division dont notre cœur est marqué par suite du péché ; à l'expérience de l'impossible transparence entre les hommes. La fragilité est plus grande sur un point ou sur un autre selon les personnes. Un premier événement vient la mettre en évidence, en général dès l'enfance. D'autres lui succèdent. Ils peuvent être apparemment très différents du premier. Ils produisent cependant une blessure identique, ou enveniment la première. Mais nous portons d'autres blessures, antérieures aux blessures reçues : nous héritons d'une humanité marquée

par les vices, c'est-à-dire par les faux-plis laissés en nous par le péché originel. Les vices tendent à s'infiltrer dans tout notre être et à contaminer les points les plus fragiles. C'est le cas des blessures.

Actuellement, peut-être sous l'influence des sciences humaines, nous portons une grande attention aux blessures. Mais la foi étant souvent faible et la morale absente, nous oublions la présence des vices, pourtant beaucoup plus dangereux : ils nous séparent de Dieu si nous les laissons prospérer. Pour guérir, il faut remonter jusqu'à cette cause. Les Pères du désert sont très précieux : ils ont une conscience très aigüe de la profondeur de notre maladie.

Autre problème actuel : nombre de personnes éprouvent une grande difficulté à s'engager, à prendre une décision. Elles ne vivent pas au niveau de leur moi profond, mais au niveau de la surface, tellement instable. De toute évidence, il est impossible de faire fond là-dessus pour engager sa vie. Mais comment trouver une stabilité qui jaillisse des profondeurs de l'être ?

Les Pères du désert répondent : en construisant un « noyau dur » au fond de notre être, par le combat spirituel, avec la grâce de Dieu. Ce noyau dur, c'est notre cœur profond, temple du Saint-Esprit. Un terrain fragile accule à prendre conscience de la nécessaire antériorité de l'être sur le faire. S'engager dépasse les forces humaines si l'on prend appui sur ses seules forces, aussi mouvantes que l'humeur. Accomplir cette démarche indispensable pour trouver le bonheur, implique d'exister à un niveau profond : il faut avoir bâti sa demeure sur le roc (Mt 7, 24). Nous aurons l'occasion d'explorer la source de la stabilité : l'attachement au bien, le progrès dans les vertus.

A l'inverse, certains jeunes sont sûrs d'eux-mêmes. Ils revendiquent une autonomie de type pélagien. Ils sont souvent, apparemment tout au moins, équilibrés, solides ; ils n'ont pas eu de problèmes notables. Mais il leur est difficile de faire une véritable expérience spirituelle. Comment frayer un passage dans leur suffisance, qui peut être accompagnée d'une grande serviabilité, pour les amener à se découvrir pécheurs pardonnés ? Le chemin des Pères du désert peut le leur apprendre

### Deux voies

Le constat que nous venons d'établir est indispensable. Il est cependant insuffisant : il faut aller plus loin, se poser des questions plus profondes. Comment inconsciemment les blessures, les fragilités, ont-elles été gérées ? Quelle voie a été prise ? C'est le plus souvent une voie de révolte, ou d'accusation des autres, de souffrance exacerbée, de rupture des relations. Cet état est révélateur d'une maladie : les vices ont pris possession des blessures. Ils se les sont en quelque sorte appropriées.

Cette voie est un engrenage. Les blessures infectées paralysent. Un repliement sur soi s'ensuit. Cette situation sert de prétexte pour ne plus avancer. Qui n'a entendu ces plaintes : je n'y peux rien, je suis trop faible, je ne peux pas ! Réagir ainsi revient à dire : je suis déçu par moi-même, je voudrais me suffire à moi-même, pouvoir compter sur mes propres forces. Je ne peux accepter la vérité de mon être de manque. Je ne veux pas perdre l'idée que je veux avoir de moi-même !  
**Le moi est au centre.**

Cette voie, prise le plus souvent avant l'éveil de la conscience, est ensuite ratifiée à l'adolescence. C'est alors la

« justice et paix » mobilise nos contemporains. Mais la même vibration se produit-elle en entendant parler de l'éternité ? Si tant est qu'on en parle encore... Certains ne dénoncent-ils pas comme perverse la tension vers le ciel, vers la patrie ? L'espérance est morte chez bien des chrétiens : ils sont imprégnés de sécularisme, ils s'attachent uniquement au temps présent.

Les Pères du désert, comme les Pères de l'Église, nous réapprennent à tendre notre cœur vers en haut. « *Élevons notre cœur* », dit le prêtre à chaque eucharistie. S'il n'est pas élevé vers Dieu, il retombe inévitablement vers la terre. Comment s'étonner alors que la moindre épreuve jette dans la tristesse, et même dans le désespoir, parfois jusqu'au suicide ? L'homme est fait pour l'éternité. Dieu nous a créés pour la vie éternelle ; le Christ est venu pour nous la faire partager. L'espérance justement « *retire notre cœur des réalités présentes, nous fait mépriser les plaisirs du corps par l'attente des biens du ciel* » (Cassien, *Coll.*, XI, 6). Il ne s'agit pas de mépriser le corps, mais « les plaisirs du corps », c'est-à-dire que nous ne devons pas en faire le but de la vie.

L'espérance est un germe ; elle doit grandir. Cela nécessite toute une pédagogie. Dans un premier temps, l'espérance de recevoir une récompense prédomine : « *Si quelqu'un veut être parfait, (...) qu'il passe au degré de l'espérance, où il cesse d'être esclave en devenant mercenaire, parce qu'il attend la récompense* » (Cassien, *Coll.*, XI, 7). C'est une condition de mercenaire, les Pères en ont conscience. Mais est-ce une raison pour rejeter cette première étape ? On risquerait fort de ne jamais atteindre le but.

Le désir commence par se tendre vers un au-delà de lui-même. Et peu à peu il trouve un point d'attache stable, qui demeure toujours : le Christ. Il faut planter l'ancre de notre

espérance (He 6, 19) en lui pour être comme aspiré peu à peu par lui. On disait d'Antoine le Grand : « *Il s'avancait de jour en jour avec plus de travail que jamais dans la perfection de la vie solitaire, se remettant continuellement devant les yeux ce passage de saint Paul : "Il faut oublier tout ce qui est derrière soi pour avancer plus avant" (Ph 3, 14)* » (Athanase, *Vie de saint Antoine*, IV). Comment devenir homme nouveau à l'image du Christ, si le désir « *des choses d'en haut* » (Col 3, 1) est absent de notre vie ? Tirés, aspirés au contraire par le Seigneur, nous pourrions nous détacher de ce qui nous engue : la consommation, le désir de jouir de tout tout de suite, le désir du pouvoir, le désir de l'argent etc.

Pour stimuler ce désir, fréquentation régulière de l'Écriture et connaissance de la doctrine sont indispensables :

« *Un homme qui veut vivre selon ce que Jésus-Christ ordonne, doit apprendre avec soin ce qu'il ignore. Car c'est commencer à s'éloigner de Dieu que de mépriser de s'instruire et de ne pas désirer ce qu'une âme qui l'aime désire toujours avec ardeur* » (Apophtegme 130).

Très concrètement, l'expérience de l'éternité se fait à travers une vie transformée par la charité, car il n'est rien de plus éternel que la charité. La charité est pour nous la façon de vivre de la vie éternelle pour laquelle Dieu nous a créés. Elle nous fait faire l'expérience de l'éternité dans le temps. Tout soupçon d'évasion du monde qui se fait jour lorsqu'on parle aujourd'hui d'éternité, est ainsi récusé.

### Symbole et intériorité

Dès le premier contact avec les Pères du désert, on est frappé par la place accordée aux symboles. Cela peut consti-

tuer un obstacle pour nos contemporains. Car la formation intellectuelle ou technique, si répandue, développe l'utilisation du langage abstrait où les réalités sensibles ont peu de place. Est-il donc nécessaire de passer par le langage symbolique ? Oui, répondons-nous, car dans le symbole, « *la fonction de la sensibilité apparaît inséparable du mouvement de connaissance et d'adhésion spirituelle (...). Une forme sensible devient porteuse d'une pluralité de sens qui correspondent à une pluralité de niveaux de vie* »<sup>6</sup> : biologique, psychologique, intellectuel, spirituel. La mer poissonneuse, par exemple, devient le symbole du cœur où les vices se sont développés. La conscience passe du niveau cosmique au niveau spirituel dans un élan vital. Le symbole aide ainsi à la découverte de l'intériorité. La raréfaction du langage symbolique s'accompagne donc d'une baisse du sens de l'intériorité. Et comment rejoindre le Dieu qui est à l'intérieur de nous-mêmes, si nous ne connaissons plus le chemin de l'intériorité ?

Par le symbole, nous sommes continuellement ramenés au profond du cœur. Or aujourd'hui, il est très difficile de s'ouvrir à la profondeur : notre monde apprend surtout à vivre à la surface, dans l'éparpillement, dans l'instant. Dépasser ses impressions, ses sentiments, ses idées superficielles, pour pénétrer au cœur des réalités est une aventure inconnue de beaucoup de nos contemporains, même chrétiens.

Le symbole contribue aussi à l'unification de l'être. Il fait passer dans le domaine surnaturel tout le potentiel affectif que nous avons à gérer. Par les symboles, le sensible est intégré à la vie spirituelle : tout l'univers qui nous entoure parle de Dieu, de l'expérience de Dieu. C'est un facteur capital d'unification dans un monde où tout tend à provoquer un éclatement. Le large usage du symbole chez les Pères traduit

une expérience spirituelle qui a unifié leur être au point qu'ils découvrent dans leur relation à l'univers environnant, comme dans un miroir, une image de leur relation à Dieu.

Donc plus le langage symbolique devient familier, plus l'unification intérieure progresse, et vice versa. Il est donc important de faire très attention aux images utilisées par les Pères du désert, d'en percevoir la portée globale. Cette activité symbolique permet au lecteur de cheminer à son tour vers l'unification de ses différents niveaux de vie. C'est toute une éducation à l'intériorité qui se fait ainsi.

### Le cœur ou l'homme intérieur

Les Pères utilisent volontiers l'anthropologie biblique qui ne nous est guère familière. Ils parlent du cœur, des entrailles, de la poitrine. Mais c'est le cœur qui tient la plus grande place. Il désigne l'intérieur de l'homme, avec les nuances propres à l'expression paulinienne. Il n'est pas seulement le siège de la vie affective et spirituelle. Il est le centre de l'être humain, la racine des facultés actives de l'intelligence (Jb 12, 3 ; Si 17, 6) et de la volonté. Il est principalement le lieu de la grâce et du péché : « *Du cœur (...) proviennent les mauvaises pensées* » (Mt 15, 19). Le cœur est bien « *la part la plus précieuse de nous-mêmes* » (Cassien, *Inst.*, V, 21). Il exprime la profondeur de l'homme. D'où des expressions comme les sinuosités du cœur, ses secrets détours.

Les Pères ont recours à de nombreuses comparaisons pour figurer le cœur : la construction d'une tour, un champ, une eau poissonneuse.

Au terme du cheminement spirituel, le cœur devient temple de Dieu. Selon la parole de saint Paul, « *l'amour de*

Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm 5, 5). Ce qui équivaut à dire : c'est l'Esprit qui met Dieu dans nos cœurs. Nous devenons son temple :

« La peine corporelle, jointe à la contrition du cœur, est un sacrifice agréable à Dieu, et elle lui prépare en nous un sanctuaire et une demeure très pure. Mais si (...) notre âme se laisse aller à de coupables convoitises, (...) nous serons souillés dans la partie la plus précieuse de nous-mêmes, dans notre âme, par laquelle nous devenons le temple du Saint-Esprit ; car ce n'est pas une chair corruptible, mais c'est un cœur pur qui devient la demeure de Dieu et le temple du Saint-Esprit (...). Il faut que l'homme intérieur s'abstienne des aliments qui peuvent lui nuire ; c'est lui surtout qui doit être pur pour se rendre digne de recevoir le Christ comme le recommande l'Apôtre : "C'est dans l'homme intérieur que le Christ doit habiter par la foi de vos cœurs" (Ep 3, 17) » (Cassien, Inst., V, 21).

Le Saint-Esprit fait resplendir sa lumière dans le cœur. C'est la transfiguration promise à ceux qui se sont donnés de la peine pour chercher Dieu.

### Les sens spirituels

Les anciens ont perçu une analogie entre le cœur et le corps. Comme le corps a des sens pour entrer en relation avec le monde extérieur, l'homme intérieur est doté de sens : il peut, grâce à eux, entrer en relation avec Dieu. Par ces sens spirituels, le Seigneur devient en quelque sorte accessible. Cela souligne l'aspect expérimental de la découverte de Dieu. Elle n'est pas d'ordre rationnel : l'homme jouit de Dieu, s'en délecte. Les Pères n'hésitent pas à employer à propos de l'expérience spirituelle le vocabulaire même du plaisir.

Le cœur a donc des yeux. Lorsque le cœur est purifié, son regard se dirige là où le porte son désir profond, vers la contemplation du Seigneur ; mais il est difficile de l'y maintenir fixé. Le plus souvent cependant les yeux du cœur sont obscurcis par les vices.

Le cœur a des oreilles : il peut entendre l'enseignement vivifiant donné dans la prédication ou les conférences spirituelles. Il est aussi sensible à la grâce qui le touche et se répand en lui. Il a encore un odorat, car lors de ses visites, la grâce peut combler « d'une impression soudaine de parfums, dépassant en suavité ceux que composent l'art du parfumeur » (Cassien, Coll., IV, 5). Le cœur a aussi des pieds pour courir vers Dieu ! C'est l'amour.

## Créé à l'image et à la ressemblance de Dieu

---

### Une vocation

Les Pères du désert ont peu réfléchi sur le fondement anthropologique de leur doctrine spirituelle (cette réflexion revenait aux évêques) mais leurs successeurs ont explicité la conception de l'homme qui la sous-tendait. Le fondement se trouve dans la Genèse: «*Faisons l'homme à notre image selon notre ressemblance*» (Gn 1, 26); «*Dieu créa l'homme à son image; à l'image de Dieu il le créa*» (Gn 1, 27). Toute la vocation divine de l'homme est contenue là. Toute son aventure spirituelle trouve là son point de départ et sa fin.

Créé à l'image de Dieu, l'homme est appelé à le connaître et à l'aimer en toute liberté, dans l'écoute obéissante de sa Parole. Sa vocation est de vivre dans une grande proximité

avec son Dieu. On appelle « image », cette capacité pleine de dynamisme. L'image était destinée à devenir toujours plus ressemblante à son modèle divin. Et cela, par l'exercice de la liberté. L'homme progresserait ainsi vers le bien, vers la vie, grâce à sa croissance dans la vertu.

### La ressemblance par les vertus

L'homme est créé, il ne possède donc pas le bien par nature, mais par une participation aux biens divins, aux biens de la grâce que sont les vertus. Il est ainsi semblable à Dieu, il possède une ressemblance avec lui. Quelles sont ces vertus ? La pureté, la beauté, la bonté, la béatitude, l'éternité, l'immutabilité, la tranquillité, la paix, la charité. Ces réalités transforment l'âme. Elles sont à la source de toutes les autres vertus, fruits de la grâce : l'humilité, la douceur, la patience, etc. Les vertus sont les mille reflets en l'homme de la beauté de Dieu. Elles sont à la fois divines et humaines. Divines, puisque dons de Dieu, humaines puisque nécessitant la collaboration libre de l'homme, son effort.

*« Que le nom de la vertu ne nous étonne ni ne nous effraie, comme si c'était une chose fort extraordinaire. Elle n'est pas éloignée de nous ni hors de nous ; mais elle est en nous-mêmes et il nous est facile de l'embrasser, pourvu que nous le voulions. Les Grecs traversent les mers et vont dans des contrées lointaines afin d'apprendre les sciences ; mais nous n'avons pas besoin de faire de grands voyages pour acquérir le royaume du ciel, ni de traverser les mers pour nous instruire de la vertu, puisque Notre Seigneur a dit : "Le royaume de Dieu est en vous-mêmes" (Mt 17, 21). Ainsi, la vertu dépend de la volonté et trouve son origine en nous-mêmes ; car, cette partie de notre âme qui est intelligente, est vertu, et elle conserve sa nature tant qu'elle demeure dans l'état où*

*elle a été créée ; or, elle a été créée toute belle et toute juste. "Rendez droites les voies du Seigneur" disait saint Jean (Mt 3) » (Athanasie, Vie de saint Antoine, Discours).*

Lorsque l'amour de la vertu est enraciné au plus profond de notre être, le royaume de Dieu est en nous. Alors nous devenons à la ressemblance du Dieu immuable, toujours stable dans le bien, lui qui seul est bon. L'homme en effet, est seulement participant de la bonté de Dieu : il n'est pas bon en lui-même. Pour devenir stable, il aura donc besoin de progresser sans cesse dans le bien. Le changement fait partie de la condition humaine.

Le chrétien doit toujours demeurer en état de progrès pour grandir dans la vertu.

Il en est de lui comme d'un homme qui remonte un fleuve aux eaux déchaînées et doit constamment ramer pour lutter contre le courant et ne pas être emporté à la dérive. Ressembler à Dieu implique donc un attachement sans faille au bien, une lutte constante contre les passions qui entraînent à la dérive ! Mais il ne faudrait pas croire que l'homme est laissé à ses propres forces pour ramer sur le fleuve qui cherche à l'emporter : la grâce de Dieu est toujours là pour soutenir sa volonté, la guider. L'âme transformée par les vertus est en connaturalité avec Dieu, elle entre en relation avec lui par la charité.

Cette vertu *« est propre à Dieu et à ceux qui ont accueilli en eux-mêmes l'image et la ressemblance divine. Car il n'appartient qu'à cet être souverain de faire toujours le bien, sans aucune crainte, et sans l'espoir d'aucun avantage, mais pour le seul amour de la bonté : "Le Seigneur a tout fait pour sa fin", dit Salomon (Pr 16, 4). Dans la prévision de sa bonté, il accorde toute l'abondance des biens aux dignes comme aux indignes. Car aucune*

*injustice ne peut le fatiguer, aucune faute des hommes ne peut le faire souffrir, puisque sa bonté parfaite et sa nature immuable demeurent toujours » (Cassien, Coll., XI, 9).*

Posséder l'image et la ressemblance, c'est avoir la charité de Dieu, l'aimer uniquement par ce qu'on saisit de lui : *« Quiconque est parvenu, par la charité, jusqu'à l'image et à la ressemblance de Dieu, se réjouit du bien à cause de la saveur du bien lui-même » (Cassien, Coll., XI, 9).* Il imite Dieu : le seul motif de faire le bien, pour lui, est désormais le goût que le bien révèle pour lui. Nous pouvons déjà entrevoir la place occupée par la charité dans l'expérience spirituelle des Pères.

Une conclusion s'impose : la source d'une stabilité profonde, pour un être, se trouve dans la ressemblance à Dieu par les vertus et tout particulièrement la charité.

### La ressemblance perdue

L'homme a mal usé de sa liberté. Son amour s'est entièrement polarisé sur des biens créés. L'image perdit sa ressemblance. Elle devint semblable au portrait d'un souverain peint avec des couleurs défraîchies. Elle fut pour ainsi dire effacée, tellement elle était méconnaissable : les passions avaient remplacé les vertus. « Passions » est à prendre ici au sens de tendances mauvaises, de vices. Tel est l'état de l'homme pécheur :

*« Comme nous avons banni les vertus et que nous avons mis les vices (à) leur place, ainsi nous devons travailler à chasser les passions, à rétablir les vertus, et à les mettre dans le lieu véritable qu'elles doivent occuper.*

*Car Dieu nous a donné les vertus, et lorsqu'il a tiré l'homme de son néant, il les a comme attachées à sa nature ; c'est ce qui fit*

qu'en le créant, il prononça ces paroles : "Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance" (Gn 1, 26). Il dit : "à notre image", parce qu'il lui donna une âme libre et immortelle ; il dit : "à notre ressemblance", par rapport à la vertu qu'il lui donnait. C'est pour quoi Jésus-Christ a dit : "Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux"; "Soyez charitables les uns à l'égard des autres"; et le Prophète : "Le Seigneur est bon à l'égard de ceux qui l'attendent". C'est le sens de cette expression : "à notre ressemblance"; parce que Dieu a comme uni les vertus à notre nature. Mais il n'en est pas de même des vices : car ils n'ont par eux-mêmes aucun être, ni aucune consistance ainsi que les ténèbres qui ne subsistent point par aucun être qui leur soit propre, mais qui sont (...) comme une espèce de maladie dans l'air, causée par la privation et par l'absence de lumière. On voit la même chose dans les passions et dans les vices. L'âme en s'éloignant de la vertu par l'amour qu'elle a pour les plaisirs, se laisse aller à ses passions, et en s'y assujettissant, elle leur donne ensuite des armes pour la combattre elle-même » (Dorothee de Gaza, Instruction XII, p. 234).

### Retrouver la beauté première

En perdant sa « ressemblance » avec Dieu, c'est-à-dire la stabilité dans les vertus et la perfection de la charité, l'homme a défiguré l'image : elle n'est plus ressemblante. Image et ressemblance ont été données à l'homme lors de la création, et l'altération de la ressemblance entraîne celle de l'image, car l'image n'est vraiment image que lorsqu'elle est parfaitement ressemblante. Le péché cependant n'a pas détruit l'image et la ressemblance n'est pas à jamais perdue. Les vertus étaient comme des germes appelés à se développer par un libre choix de l'homme. Ces germes restent présents et il suffira d'une ouverture du cœur à la rosée vivi-

fiante de la grâce du Christ pour qu'ils croissent. L'homme retrouve alors l'image ressemblante : c'est la restauration de l'œuvre du Créateur.

Tout le travail spirituel va être de rendre à l'image sa beauté originelle, sa ressemblance, par le progrès dans les vertus :

« Gardons-nous de faire injure à l'image et à la ressemblance de Dieu que nous portons. Quel est celui qui voulant faire l'image du roi, oserait employer de sales et de vilaines couleurs, et s'exposer au châtement qu'il aurait mérité pour l'avoir ainsi déshonoré ? Mais au contraire qui ne se servirait pas pour cela des peintures les plus vives et les plus éclatantes, comme étant les plus dignes d'un tel dessein ? Qui manquerait d'y mettre des ornements d'or, pour la rendre plus riche et plus belle, étudiant comment la revêtir de la manière la plus convenable et la plus avantageuse, afin que ceux qui la verraient, y remarquant tous les traits et tous les caractères de la royauté, puissent s'imaginer que c'est la personne même du roi, et non pas son image, qu'ils auraient devant les yeux, tant elle aurait de perfection, de majesté, et d'éclat.

Prenons donc garde, mes frères, à ne pas déshonorer l'original dont nous sommes les copies. Nous avons été faits à la ressemblance de Dieu, rendons à cette image toute la beauté qui lui est propre » (Dorothee de Gaza, Instruction XXII, p. 308-309).

L'âme est dominée par ses tendances mauvaises. Pour redonner à l'image toute sa ressemblance, les Pères du désert luttent contre les passions de leur âme, et travaillent à l'acquisition des vertus. Ils cherchent à être libres à l'égard des passions, pour être totalement passionnés par Dieu.

Cela est possible car, par le baptême, nous avons été plongés dans le mystère pascal du Christ. Nous avons remporté la victoire sur le mal. Il reste à chacun de faire passer

dans le quotidien de la vie ce qui a été donné en germe au baptême.

Le Christ lui-même repeint en nous son portrait défiguré, mais il ne nous donne pas la plénitude de la ressemblance sans nous. Il nous a donné le bon pinceau et les bonnes couleurs : sa Pâque. À nous de manier le pinceau, tout en le laissant guider lui-même notre main. C'est par notre action vertueuse que la ressemblance atteint sa perfection. Le Seigneur ne dit-il pas, nous invitant à la ressemblance avec le Père : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Mt 5, 48) ?

Le Père pourra alors, en nous regardant, reconnaître en nous son Fils. Sa joie sera à son comble. Tel est l'enjeu du combat spirituel. Tel est le dessein éternel de Dieu pour l'homme.

Il y a un dynamisme dans la conception de l'image et de la ressemblance. Il traduit une coopération entre la grâce de Dieu et l'activité de notre liberté. Il y a donc un lien étroit entre image et ressemblance d'une part et don du libre arbitre d'autre part. Par l'exercice de son libre arbitre, l'homme, soit choisit la vertu avec l'aide de la grâce, soit choisit le mal. Dans ce dernier cas son libre arbitre n'est plus au service de sa vocation de fils adoptif qui se réalise par la perfection de la charité. Il est donc important de s'interroger sur cette coopération de la grâce et de la liberté de l'homme.

## La grâce de Dieu et l'effort de l'homme

---

Toute la conception de l'ascèse des Pères du désert repose sur une coopération entre la grâce et la liberté de l'homme. Autant dire que tout leur enseignement sur la vie spirituelle est concerné par cette question.

### Le don de la liberté

Le Créateur a fait don à l'homme de la liberté, d'une volonté libre et indépendante, à son image. Ce don lui permet de vivre dans un rapport de communion avec Dieu, d'avoir la responsabilité de ses actes. Dieu lui a fait un autre don : le libre arbitre, qui appartient à la dimension morale de l'homme, non à sa structure ontologique. L'homme a ainsi

une affinité avec les vertus. Il est apte à rechercher ce qui convient à sa vocation d'être créé à l'image de Dieu, à choisir et à faire le bien ou le mal. Mais sa liberté est fragile, car créée. Recevant de Dieu le bien des vertus, elle peut le perdre. Le péché d'Adam en est le signe primordial.

### Liberté et motion de Dieu

La grâce du Christ a libéré l'homme mais l'influence des passions demeure. L'homme est divisé. Saint Paul ne dit-il pas : « *Ce que je voudrais, je ne le fais pas, et je commets le mal que je ne veux pas* » (Rm 7, 19) ? Il désire le bien, mais fait le mal : il n'a plus l'entière maîtrise de sa volonté. L'homme a donc besoin d'une motion divine : « *Dieu inspire en nous le germe de la volonté bonne, et il nous accorde aussi l'énergie et les conditions favorables pour accomplir ce que nous désirons avec droiture* » (Cassien, Coll., XIII, 3).

Cassien a résumé en trois points la foi des Pères concernant l'aide que Dieu apporte à notre liberté :

« *C'est pourquoi tous les pères de foi catholique, qui ont appris la perfection du cœur, non pas dans de vaines disputes de mots, mais dans la réalité de bonnes œuvres, s'accordent à ces définitions. Premièrement, c'est par un bienfait de Dieu que s'allume chez tous le désir de n'importe quel bien, mais de telle sorte que la volonté reste libre de pencher d'un côté ou de l'autre. Deuxièmement, c'est par un effet de la grâce que les actes des vertus (...) peuvent être accomplis, mais sans que la faculté du libre arbitre soit éteinte. Troisièmement, c'est aussi un présent de Dieu que la persévérance dans les vertus acquises, mais de telle façon que la liberté ne se sente pas emprisonnée. Le Souverain de l'univers opère tout en tous, la foi nous oblige à le croire, dans le sens qu'il excite, qu'il protège, qu'il affermit, mais non pas qu'il supprime la*

*volonté libre qu'il a lui-même une fois donnée* » (Cassien, Coll., XIII, 18).

Il s'établit une coopération entre la grâce de Dieu et la volonté de l'homme. La relation entre les deux volontés, humaine et divine, ne peut se penser en termes de juxtaposition, de concomitance, de simultanéité. Mais qui peut sonder ce mystère de la coïncidence de la volonté de l'homme et de celle de Dieu ? Cette théologie de la grâce et de la liberté s'inscrit sur un fond de théologie dite « apophatique » : dans cette perspective théologique, Dieu est au delà de tout ce que nous pouvons en dire. Il est le Dieu de majesté, incompréhensible, immuable, incorruptible, etc. Sa science, par exemple, est infinie ; mais elle suscite en l'homme autant d'admiration que de frayeur. Ses jugements sont « *impénétrables et ses voies inaccessibles* » (Rm 11, 33). On ne peut le connaître que par l'expérience spirituelle, par une illumination intérieure proportionnée à la pureté du cœur, non sous un mode rationnel. Qui peut sonder l'articulation entre la grâce sans mesure de Dieu et la liberté aux moyens si limités de l'homme ? Seul le Saint-Esprit peut dévoiler quelque peu ce mystère (ibid.).

### L'ascèse, une théologie vécue

L'ascèse aide la volonté à tendre à nouveau vers le bien, à retrouver sa direction, avec l'aide de Dieu. Dieu ne refuse son soutien à personne ; aussi celui qui fait tout ce qui est en son pouvoir triomphera. Tel est l'optimisme foncier des Pères du désert. Ils ont une immense confiance en l'homme. Si tu veux, tu peux changer, pourrait bien être leur devise. Nombreux sont les textes tels que celui-ci : « *Si tu travailles un peu, Dieu joindra aussitôt son secours à ton travail* » (Jean

Climaque, *L'Échelle*, 14<sup>e</sup> degré). (Le travail, c'est l'ascèse). Tout fatalisme, tout déterminisme sont bannis.

La grâce du Christ nous a libérés ; elle nous a remis debout. La guérison, la divinisation sont possibles. Il suffit de le vouloir et de travailler à la sueur de son front, Dieu fera le reste.

Il ne faut pas croire pour autant que les Pères ignorent les faiblesses, les tentations, les vices, les passions, qui nous entraînent comme malgré nous. Cependant ils n'en sont pas écrasés. Ils savent allier l'effort persévérant à un grand abandon :

*« Ayons bon courage : aussi sujets aux passions et impuissants que nous soyons encore, offrons à Jésus-Christ avec une foi inébranlable notre faiblesse et notre impuissance spirituelle et confessons-les lui avec une profonde humilité. Alors nous recevrons sans doute de sa bonté l'assistance de sa grâce, bien que nous ne l'ayons pas méritée, pourvu que nous nous jetions volontairement dans le profond abîme de l'humilité »* (Jean Climaque, *L'Échelle*, 1<sup>er</sup> degré).

Cette approche laisse dans l'ombre les blessures que le péché a causées à la liberté. Elle ne semble pas tenir compte des liens qui l'entravent. Mais elle met en lumière un autre aspect de notre foi, très important pour nous aujourd'hui.

*« Parce que la grâce ne détruit pas la nature mais la révèle à elle-même, il est parfaitement légitime de découvrir et de prêcher la présence et l'action positive d'une humanité qui reste elle-même (et n'est-ce pas la grâce des grâces ?) à la lumière et sous la mouvance de Dieu »*<sup>7</sup>.

## Étapes

Selon les étapes de la croissance spirituelle, l'accent est mis davantage sur la grâce de Dieu ou sur l'effort de l'homme. Notre Père est un bon pédagogue, il s'adapte à chacun :

*« Faisons une comparaison avec l'incomparable bonté de notre créateur, par un exemple humain. Il ne s'agit pas d'y trouver une égale tendresse, mais quelque ressemblance avec sa bienveillance. Une mère aimante et attentive garde longtemps son petit enfant sur les genoux ; elle lui apprend enfin à marcher ; à la vérité, elle lui permet d'abord de ramper. Puis elle le met debout, le soutenant de la main droite pour qu'il s'exerce à faire des pas successifs. Bientôt elle le lâche un peu, le reprenant aussitôt si elle le voit tituber. S'il vacille, elle le retient ; s'il tombe, elle le redresse, ou l'empêche de s'affaler, ou encore le laisse doucement tomber pour le relever après sa chute. Cependant sa force s'affermi au cours de l'enfance, de l'adolescence, et de la jeunesse. Elle lui fait alors porter des poids, s'exercer à des travaux qui ne le fatigueront pas et lui permet de se mesurer à ses compagnons. Combien plus notre Père céleste distingue-t-il celui qu'il doit porter dans sa grâce et celui qui, en sa présence, s'exercera à la vertu par le choix de sa libre volonté ; tout en secourant celui qui peine, en exerçant celui qui l'invoque, il n'abandonne pas celui qui le cherche, et parfois le retire du danger, même à son insu »* (Cassien, *Coll.*, XIII, 14).

Ce texte est très intéressant pour analyser les seuils de croissance de la vie spirituelle. Dans une première étape, Dieu fait tout ; il prend les devants pour nous combler. Il suffit seulement de lui ouvrir la porte de notre cœur. Et sa présence pleine d'amour commence à guérir les blessures par la douceur de son amour, et plus profondément, le péché. De nos jours, le Renouveau charismatique permet à beaucoup de faire cette première expérience. Cette base est pourtant insuffisante pour structurer une vie chrétienne à

long terme. On ne peut en effet rester bébé toute sa vie ! Mais comment franchir le cap de l'âge adulte ? Le regain d'intérêt pour les retraites ignatiennes pourrait bien être le signe de la prise de conscience plus ou moins explicite de ce besoin. Au cœur de la retraite, le retraitant prend la décision de suivre le Seigneur dans sa Pâque. En voici le texte :

*« Ô Roi suprême et Seigneur de l'univers, moi, quoique très indigne, confiant cependant dans ta grâce et ton secours, je m'offre complètement à toi, et je soumets à ta volonté tout ce qui est mien, attestant (...) que tel est mon propos, mon désir et ma ferme décision : que, pourvu que cela contribue à un plus grand progrès de ta louange et de ma soumission, je te suive le plus près possible et t'imité en supportant injustices et toutes adversités, (...) s'il plaît à ta très sainte majesté de me choisir et de me recevoir pour un tel genre de vie » (Ignace de Loyola, Exercices Spirituels, 98)<sup>8</sup>.*

Le cap de l'adolescence spirituelle est ainsi franchi. Avec l'entrée dans l'âge adulte, le Seigneur remet notre vie à notre libre arbitre. Le temps du combat spirituel est arrivé. Mais on constate que beaucoup s'arrêtent et ne franchissent jamais cette étape. Car comment s'y prendre quand on est affronté à la vie quotidienne ? On a oublié que cela s'apprend. C'est précisément à cette étape que les Pères du désert ont consacré la plus grande part de leur recherche. On peut la résumer dans un double mouvement : quête de Dieu et amour de ses frères.

Il y a une autre étape dont les Pères du désert parlent peu. Dieu seul en est le guide ; il n'y a plus de chemin.

Tout au long de notre croissance spirituelle, Dieu nous éduque à la liberté. Celle-ci est un don qu'il nous a fait ; il nous le fait à chaque instant. Mais il veut peu à peu nous en confier la responsabilité.

## L'attention aux pensées

## Les pensées, messagères du cœur malade

---

### L'homme est malade

Un Adam désobéit à Dieu et se cacha. Le Seigneur l'appela et lui dit : « "Où es-tu ? ", c'est-à-dire : "de quel comble de gloire es-tu tombé ? Dans quel abîme de confusion t'es-tu jeté ? Pourquoi m'as-tu désobéi ? Pourquoi as-tu transgressé mes commandements ?" Il voulait par là le porter à lui dire : "Seigneur, j'ai péché, pardonne-moi". Mais il ne fait paraître aucune marque d'humilité, ni de repentir » (Dorothee de Gaza, Instruction I, p. 73).

Adam, c'est chacun de nous. Au lieu du «Seigneur, pardonne-moi», qui renouerait le dialogue avec Dieu, l'homme s'enferme en lui-même. Il se cache devant Dieu, devant lui-

même, devant les autres. Son cœur est impur, centré sur lui-même. Comment guérir de cette maladie et retrouver la santé ? C'est bien la quête des Pères du désert.

Une expérience, favorisée par le silence et la solitude du désert, leur a permis de découvrir le point où s'amorçait la guérison. Celui qui partait au désert faisait une étrange expérience. Il n'était plus encombré par tous les biens laissés derrière lui, mais des pensées multiples prenaient leur place. Désirs, jugements, sentiments, raisonnements, encombraient son esprit. L'expérience de Dieu espérée semblait mise en échec. Ne sachant que faire, il allait trouver un moine expérimenté pour lui demander conseil sur ces diverses pensées si inattendues. Pourquoi ce tumulte intérieur ? Grâce à la parole de l'ancien, il en découvrait peu à peu la source. Ce qui voltigeait dans son esprit en tout sens n'avait pas vraiment de consistance. C'était de l'éphémère, l'émergence de son moi superficiel. Le nouveau venu était ainsi amené à s'interroger sur son moi réel, son moi profond où Dieu habite. Mais comment espérer rencontrer Dieu, si l'on habite ailleurs ?

Comme on le voit, l'attention aux pensées va jouer un rôle capital dans la guérison. Une image peut aider à comprendre la relation entre les pensées et notre moi profond. Prenons un vase contenant du parfum. L'odeur qui s'en dégage suffit à faire connaître la qualité du parfum qu'il contient. Il en est de même pour notre cœur. Les pensées sont comme le parfum qu'il répand. Des pensées mauvaises sont le signe d'un cœur dispersé, divisé, sous l'emprise des vices. Au contraire, des pensées de paix sont le signe d'un cœur pétri par les vertus, unifié en Dieu. D'où l'application de l'ancien pour apprendre au jeune à discerner la qualité de ses pensées.

Grâce à la nature de nos pensées, nous pouvons connaître peu à peu ce qui est inaccessible à notre conscience. Là encore une comparaison peut aider à comprendre. Au bruit du sable lancé sur des objets, un voleur peut distinguer dans l'obscurité un objet de métal et un objet de bois (Cassien, *Coll.*, VII, 16). De même, grâce à la nature de nos pensées nous pouvons savoir si notre cœur est habité par les vertus ou par les vices : elles sont un fidèle reflet de ce qui nous habite !

La méthode des Pères du désert est très objective et pleine de dynamisme. Pour eux, l'ascèse est un véritable travail, un travail sur soi qui a ses lois. Il faut donc apprendre à les connaître. D'ailleurs, il y a seulement huit vices : tous les autres maux en découlent. Il suffit donc de bien connaître les diverses manifestations des huit racines pour pouvoir lutter contre toutes nos maladies. C'est relativement simple... même s'il faut toute une vie pour parvenir au terme.

Cette approche du cœur, notons-le, est aux antipodes de l'introspection ou d'une analyse psychologique.

### Une médecine spirituelle

On peut comparer le rôle des Pères du désert à celui d'un habile médecin. Ils aident à prendre conscience de la maladie cachée. Ils en font discerner les causes. Ils proposent une classification de signes permettant de faire un bon diagnostic. Ils enseignent enfin les remèdes salutaires. Ils apprennent à soigner les maux sous le regard de miséricorde de Dieu. La source de leur science est dans l'expérience qu'ils ont faite eux-mêmes des maladies de l'âme. Ils se font solidaires de ceux à qui ils parlent. Aussi celui qui les écoute se sent compris de l'intérieur sans être jugé :

« J'ai cru qu'il était nécessaire de (parler des vices), afin qu'en voyant la force des tentations et la tactique de ces passions qui tourmentent nos âmes, nous puissions, grâce à ces enseignements et à ces exemples, être plus sur nos gardes et éviter les pièges que l'ennemi multiplie sous nos pas. Les Pères de l'Égypte exposent ainsi toutes les tentations des vices qu'ils ont souffertes ou que peuvent souffrir les plus jeunes, comme s'ils les souffraient encore, afin de mieux dévoiler les illusions des passions et de faire connaître aux commençants qui sont pleins d'ardeur, tous les secrets de leurs luttes, de telle sorte qu'ils puissent considérer comme dans un miroir la cause des vices qui les attaquent et les remèdes pour y résister. Formés ainsi à l'avance à leurs futurs combats, ils sauront prévoir, lutter et vaincre. Les plus habiles médecins ne se contentent pas de soigner les maladies déclarées, ils vont au devant de celles qui menacent, et savent les prévenir par leurs conseils et leurs remèdes ; de même les vrais médecins des âmes combattent par leurs avis spirituels les maladies qui peuvent corrompre les cœurs. Ils les arrêtent par des antidotes célestes dans les jeunes religieux, en leur découvrant les causes des passions qui les menacent et les moyens de les guérir » (Cassien, *Inst.* XI, 16).

### Au fondement de toute solidarité

Éclairé par l'enseignement de l'ancien, le jeune fait une découverte : son cas n'est pas absolument singulier. Son expérience rejoint une expérience universelle. En effet, comment l'ancien, sans confiance particulière, pouvait-il connaître les pensées de son cœur ? Une seule réponse : son expérience lui avait fait rencontrer la même chose en lui-même et en d'autres. D'ailleurs, les Pères enseignent clairement que chacun est attaqué par les huit vices : ils combattent ensemble tout le genre humain ! Mais leurs attaques ne sont pas identiques chez tous. Les anciens décrivent paisi-

blement toutes les maladies présentes dans le cœur de tout homme sans distinction. Il apparaît alors clairement qu'il ne s'agit pas d'une tare personnelle, comme on pourrait le penser. Le monde est en fait un grand hôpital. Mais certains se savent malades alors que d'autres l'ignorent. C'est la seule différence ! Le savoir permet de désamorcer l'enfermement sur soi.

Une semblable pédagogie dédramatise sa propre situation et permet de rire de soi. Ce qui semblait le drame de l'existence est en fait le plus commun. Le premier pas dans la distance par rapport à soi est ainsi accompli.

Les blessures changent alors de visage. Le vice qui les avait en quelque sorte annexées apparaît clairement. L'important pour les guérir n'est donc pas de connaître toutes les circonstances qui les ont provoquées, aggravées ou multipliées. Car chercher à dire toutes les souffrances du passé dans le détail peut favoriser un regard sur soi. La méthode des Pères du désert est autre. Ils disent en quelque sorte : « Regarde ton comportement aujourd'hui. Mille occasions se présentent qui rouvrent à nouveau les blessures anciennes. Tu dois travailler là, habiter là. Dieu viendra y porter la guérison. Inutile de revenir sur le passé. Le même vice qui a gangrené la blessure une première fois agit encore maintenant. Si tu le guéris aujourd'hui, la racine de la blessure sera guérie. Les blessures anciennes perdront alors leur virulence. Elles ne seront plus source de souffrance mais d'action de grâces, devenues le chemin par où Dieu t'a rejoint, guéri, sauvé ».

La découverte de lui-même que fait l'apprenti ascète rejoint celle déjà faite par beaucoup avant lui. Ses pensées, en effet, sont semblables à celles de tout homme. Peu à peu il n'a plus honte de tout ce qui peuple son monde intérieur. Il

commence à s'ouvrir à l'autre, du fond de sa propre misère. Cette expérience fait prendre conscience de la solidarité qui existe avec tous les hommes.

La première étape de la vie spirituelle est bien le « *connais-toi toi-même* » des anciens. C'est le début de la guérison. **Toucher du doigt le fond de soi-même, sous le regard de Dieu dont l'attitude de l'ancien est un reflet, fait toucher du doigt la miséricorde du Seigneur.** L'apprentissage d'une nouvelle « science » est ainsi amorcée. La connaissance de notre monde intérieur devient chemin vers Dieu. Sujet de honte, elle se met à devenir désirable. Et plus. Elle rend semblable à Dieu. Car cette connaissance de notre cœur, Dieu l'a depuis toujours. Il veut la partager avec nous ! Il n'y a donc plus à la fuir.

## L'expérience du salut

---

### C'est sa faute

Celui qui cherche à rencontrer Dieu dans une grande paix du cœur est donc amené paradoxalement à une rencontre avec lui-même. Un jeune moine ne se plaignait-il pas à un ancien d'être devenu plus mauvais depuis qu'il était au monastère ?

*« Ne nous étonnons pas de nous voir plus troublés et plus agités par nos passions au commencement de notre retrait du monde que lorsque nous étions engagés dans le monde. Car il faut que les causes de nos maladies se manifestent par leur effet, pour pouvoir recouvrer ensuite une parfaite santé. Or nos passions étaient cachées, comme des bêtes farouches et nous ne les voyons pas en étant dans le monde » (Jean Climaque, L'Échelle, 26<sup>e</sup> degré).*

Le jeune, déçu, risque d'être tenté de renoncer à sa recherche. Il découvre en fait la réalité de son être, mais elle ne correspond pas à ce qu'il pensait être ! Une question plus profonde peut même survenir : la recherche entreprise n'est-elle pas une illusion ? Et même : Dieu existe-t-il ?

Devant le constat de sa misère, il est possible de réagir de deux façons, comme nous l'avons déjà dit. La première consiste à se replier sur soi-même, à se décourager, à se désespérer, à accuser les autres. C'est tomber dans l'illusion d'Adam et Ève après leur faute :

*« Hélas ! mes frères, qu'est-ce que l'orgueil ne fait point, qu'est-ce que ne peut pas faire l'humilité. Mais qu'est-il besoin de tous ces raisonnements, puisqu'il est certain que si l'homme se fût humilié, qu'il se fût soumis à Dieu, et qu'il eût observé ses ordres, il ne fût jamais déchu de l'état de son origine. »*

Après s'être dégradé par son péché, Dieu lui donna encore la possibilité de se repentir de sa faute et d'en obtenir le pardon ; mais il demeura inflexible dans sa révolte. Le Seigneur (...) lui demanda : "Pourquoi as-tu transgressé mes commandements ?" voulant par là le porter à lui dire : "Seigneur, j'ai péché, pardonne-moi". Mais il ne fait paraître aucune marque ni d'humilité, ni de repentir ; au contraire il lui réplique, et le contredit, en lui disant, non pas : "Ma femme", mais : "La femme que tu m'as donnée m'a surpris" ; comme s'il eût voulu dire : "C'est toi qui es la cause de mon malheur". Car toutes les fois, mes frères que l'homme ne s'attache pas à se reprendre lui-même, il ne manque jamais d'accuser Dieu comme la cause de son péché. Dieu s'adresse ensuite à la femme, et lui demande pourquoi elle avait désobéi à ce qui lui avait été commandé, afin de lui donner sujet d'implorer sa miséricorde, et d'obtenir par son humilité la rémission de sa faute ; mais au lieu d'en avoir la pensée, elle lui répond : "Le serpent m'a trompée", comme si son dessein eût été de lui dire : "Si le serpent a péché, qu'y puis-je

*faire ?" Que faites-vous, misérables ? Reconnaissez votre égarement, et ayez honte de cette nudité dans laquelle vous vous trouvez ; mais ni l'un ni l'autre ne daigna se faire un reproche, ni donner le moindre signe de sa douleur et de son repentir » (Dorothee de Gaza, Instruction I, p. 72-74).*

### Le cri vers Dieu

Celui qui tient compte de l'enseignement des anciens, accepte de se reconnaître dans une situation de besoin. Placé face à lui-même, il renonce à regarder avec nostalgie l'idéal de soi perdu. Il crie vers Dieu qui seul peut le sauver. Son cœur, comme piqué par l'épine de sa souffrance, se remplit de componction : les larmes jaillissent. Mais cette souffrance apaise. Car dans le creux de l'être, dans ce qui apparaissait comme un gouffre, un vide, se noue une relation de confiance avec le Dieu dont nous sommes dépendants.

À chaque expérience de notre impuissance, il suffit de crier, du fond de notre misère : « Dieu, viens à mon aide ! » Peu à peu, la confiance en Dieu devient le levier de notre existence, le tremplin où nous prenons appui :

*« Pour garder toujours en vous le souvenir de Dieu, voici la formule de prière que vous vous proposerez constamment : "Dieu, viens à mon aide ; Seigneur, viens vite à mon secours !" Ce n'est pas sans raison que ce court verset a été choisi particulièrement dans toute l'Écriture Sainte. Car il est propre à exprimer toutes les affections dont notre âme est susceptible, et il convient admirablement à tous les états et à toutes les tentations. On y voit l'invocation de Dieu contre toutes sortes de dangers, l'humilité d'une sincère confession, la vigilance que produisent une frayeur et une crainte continuelles, la considération de notre fragilité, l'espérance d'être exaucé et la confiance en la bonté de Dieu qui est toujours*

présent et proche de nous. Car celui qui invoque sans cesse son protecteur est assuré qu'il lui est toujours présent. Enfin on y voit le feu de l'amour fervent, l'appréhension des pièges qui nous environnent, la crainte des ennemis qui nous assiègent nuit et jour, dont l'âme reconnaît qu'elle ne peut se délivrer que par le secours de son défenseur (...).

Je me trouve quelquefois attaqué par la gourmandise, je désire des mets que le désert ne produit point et dans une âpre solitude je sens l'odeur des viandes qui paraissent sur la table des rois ; je me sens même entraîné à les désirer, que puis-je faire alors que de dire : "Dieu, viens à mon aide ; Seigneur, viens vite à mon secours !" (...).

Je veux m'appliquer à la lecture afin de fixer ma pensée, je sens un mal de tête qui m'en empêche, ou dès la troisième heure, la somnolence fait tomber ma tête sur la page sacrée, et je suis forcé à dépasser le temps du repos, ou à le prévenir ; la violence du sommeil que je ne puis vaincre me fera entrecouper les psaumes et les prières canoniques de nos assemblées. Il me faut encore crier de même : "Dieu, viens à mon aide ; Seigneur, viens vite à mon secours !" (...).

Je suis tenté de vaine gloire et d'orgueil, et je sens dans mon esprit quelque secrète complaisance, en pensant à la tiédeur et à la négligence de mes frères ; comment puis-je repousser une tentation si dangereuse, sinon en disant avec une grande contrition de cœur : "Dieu, viens à mon aide ; Seigneur, viens vite à mon secours !" Si j'ai obtenu la grâce de l'humilité et de la simplicité, en abandonnant toute enflure d'orgueil, par une incessante compunction de l'esprit, je dois m'écrier de toutes mes forces : "Dieu viens à mon aide ; Seigneur, viens vite à mon secours !" pour que "le pied de l'orgueilleux ne s'approche plus de moi, et que ne m'atteigne la main du pécheur". Car je serais plus profondément blessé par la fierté de ma victoire.

Que le sommeil vous ferme les yeux sur la méditation de ce court verset, jusqu'à ce que votre âme en soit tellement possédée, qu'elle le redise même pendant la nuit. Que ce soit la première chose qui, avant toute autre pensée, vous vienne dans l'esprit le matin à votre réveil. Qu'elle vous fasse en sortant du lit mettre les genoux par terre, et vous conduise ensuite d'action en action dans tout le cours de la journée. Enfin, qu'en tout temps ce verset vous accompagne partout » (Cassien, Coll., X, 10).

La pauvreté de ce verset est bienfaisante. Elle place celui qui prie dans une situation de mendiant à l'égard de Dieu (Ps 39, 18 ; LXX). Et Dieu lui-même répondra. Ce n'est pas sans raison que la *Liturgie des Heures* met ce verset d'Écriture sur nos lèvres au début de chaque office.

### Progresser sans cesse

La découverte, sous le regard de Dieu, du péché, des peurs, des fragilités, de tout ce qui habite le fond de l'être, devient le lieu de l'expérience du salut, de la miséricorde. Cette première expérience est suivie de beaucoup d'autres semblables, car la conversion est amorcée, mais non achevée :

« L'abbé Moïse demanda à l'abbé Silvain : "L'homme peut-il chaque jour recommencer à se convertir ?" L'abbé Silvain répondit : "Si cet homme est un travailleur, chaque jour et à chaque heure, il peut recommencer à se convertir" » (Silvain 11)<sup>9</sup>.

Progresser nécessite un continuel recours au Christ et une grande vigilance :

« Un ancien disait à l'un de ses frères : le diable est l'ennemi, et toi tu es la maison. L'ennemi ne cesse de jeter sur toi tout ce qu'il peut trouver de sale et de verser en ton âme toutes ses ordures. Ton

travail, c'est d'expulser sans négligence ce qu'il aura jeté : si tu ne t'en soucies pas, ta maison sera remplie d'ordures et tu ne pourras plus y entrer. Au contraire, dès le début, élimine au fur et à mesure ce qu'il y jette, et ta maison demeurera propre par la grâce du Christ » (N. 275)<sup>10</sup>.

La vigilance doit s'exercer dans les toutes petites choses :

« Étudions-nous, pendant que nous vivons, à garder la pureté de notre conscience : ne souffrons point qu'en nulle occasion elle nous fasse aucun reproche. N'en négligeons pas le sentiment, dans les choses les plus légères, puisqu'il est certain que si nous la méprisons dans celles qui semblent petites, nous la mépriserons même dans les plus importantes. Car quand quelqu'un commence à dire : "Qu'importe si je dis cette parole ? Quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela ? Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que cela ? (...) il en vient à passer par-dessus tous les remords de la conscience, même dans les affaires les plus considérables, et dans la suite il ne manque pas de tomber dans un mépris et une insensibilité consommés.

C'est pourquoi, mes frères, prenons garde à ne point mépriser les choses qui nous paraissent petites : ne les négligeons point, comme si elles ne nous étaient d'aucune importance : elles ne sont pas petites. Ce mépris est une plaie qui s'augmente, c'est une habitude mauvaise que l'on contracte. Agissons avec prudence ; faisons attention aux choses légères, de crainte qu'elles n'aient des suites et des conséquences fâcheuses » (Dorothee de Gaza, Instruction III, p. 109).

## Briser le miroir

---

### Du miroir à la Pâque

La connaissance de soi est vraiment le chemin de la connaissance de Dieu, du Dieu de miséricorde. Elle engendre la vraie prière et une authentique relation à Dieu toute de confiance et d'abandon. On ne peut être rejoint par Dieu au plus profond de sa faiblesse, de ses blessures, de son péché, que si on habite là et non ailleurs.

Cette expérience est chantée à chaque page du psautier ; cri de détresse du fond de l'abîme, action de grâces pour le salut reçu, louange au Dieu Sauveur. Le psalmiste, c'est moi, et c'est chacun, et c'est tout homme. Nous sommes tous solidaires dans l'expérience du salut.

Ainsi peu à peu notre âme s'imprègne des sentiments qui furent ceux des psalmistes. Les paroles des psaumes pénètrent « *l'esprit et le forment à sa ressemblance* » (Cassien, *Coll.*, XIV, 10). Elles nous parlent de notre expérience. Il semble qu'elles fassent remonter des souvenirs. Les mots que nous lisons sont ceux-là mêmes qui jaillissent spontanément de notre cœur ! Nous engendrons la Parole en quelque sorte : elle est de Dieu, elle est de nous (ibid., 11).

Il faut toutefois le reconnaître : beaucoup n'osent pas se lancer dans cette expérience. Inconsciemment peut-être, ils craignent de perdre la face devant Dieu, devant les autres, et à leurs propres yeux.

Cela nous amène à parler d'un obstacle rencontré par l'homme moderne sur sa route. Plus que tout autre, il est centré sur lui-même, attentif à lui-même. La conscience de soi est au cœur de ses préoccupations. Il a en quelque sorte un miroir constamment présent sous les yeux. L'image reflétée par ce miroir est une image idéale. Elle lui sert de référence pour apprécier le réel. Elle lui donne une sécurité. Elle crée aussi un désir de s'y conformer, source d'un dangereux désir de perfection empreint de pélagianisme.

Cette attention à soi dans une relation de miroir engendre une angoisse : si le miroir ne renvoyait plus l'image désirée ? Cette peur détourne des jeunes de la connaissance de soi. Parallèlement s'exacerbe le désir d'être reconnu : il faut à tout prix que les autres aient de moi cette même image. Il se produit ainsi un étrange dédoublement de soi. Une chose est sûre : tout cela conduit en définitive à une attitude narcissique.

Pour faire l'expérience du salut, il faut un jour renoncer à l'image renvoyée par notre miroir. Le cri vers Dieu mention-

né plus haut en est le point de départ. Cri de détresse sorti du cœur, il est une naissance à une vie nouvelle. Il est un mouvement vers un autre, vers l'Autre. Le moi alors se transforme en un « je » qui entre en relation avec un « tu ». Ce retournement brise le miroir.

Naît alors l'espérance de trouver notre image véritable. Dieu seul la connaît, elle est un don que l'on reçoit. C'est l'image en chacun de l'Homme nouveau : le Christ. Accomplir ce renversement, c'est l'attitude d'humilité qui libère le moi profond de son emprisonnement.

Cette expérience est une expérience pascale : tout ce en quoi reposait l'espérance a disparu. Il reste uniquement la promesse de notre véritable image. Dieu la construira pas à pas si nous mettons en lui notre confiance.

### La vérité vous rendra libres

Lorsqu'ils font la découverte des profondeurs de leur cœur, les Pères du désert se placent face à Dieu. Ceci n'a rien à voir avec la culpabilisation. La ressemblance entre les deux attitudes n'est qu'apparente. Dans les deux cas, il s'agit de la découverte du mal qui habite en nous. Mais la démarche des Pères se situe au niveau de l'être qui s'ouvre à Dieu. La culpabilisation au contraire se situe au niveau des actes. Ils n'ont pas correspondu à nos désirs. D'où remords, angoisse. La culpabilisation engendre la peur. Qu'est-ce que l'autre va penser de moi ? Si je ne suis pas à la hauteur de ce que j'aurais dû être, comment avoir droit à son estime, à son amour ? Continuera-t-il à m'aimer ?

La réaction est la même à l'égard de Dieu. Peut-il m'aimer comme je suis ? C'est l'attitude d'Adam déjà rencontrée : la peur devant Dieu.

Les Pères du désert ont vu juste en préconisant la connaissance de soi-même acceptée dans l'humilité devant Dieu, comme point de départ de la guérison : « *Le commencement du salut, c'est de se reprendre soi-même* » (Évagre)<sup>11</sup>. Accepter de se déplaire à soi-même, d'être aimé de Dieu tel que l'on est, détourne le regard de soi, libère de la recherche de son innocence. C'est aussi le meilleur moyen de battre en brèche la quête d'une perfection idéale. Car désirer être humble, parfait, saint, est une façon de chercher à se plaire. Le découragement s'ensuit, car c'est irréalisable. Apprendre à s'accepter tel que l'on est, au lieu de vouloir conformer la volonté de Dieu à son propre désir, rend plus humble et modeste.

Cette démarche salvifique est très simple et combien originale ! Elle est l'accomplissement en nous de la parole du Seigneur : « *La vérité vous affranchira* » (Jn 8, 32). Dire : « C'est ma faute », n'est plus source de culpabilisation, mais de salut. L'illusion a fait place à la connaissance du réel : la source de notre maladie est en nous. Les germes de toutes les passions sont en nous. Et Dieu nous rejoint là.

Cette découverte est capitale, car trop souvent on impute aux autres la source de nos maux. Or les circonstances extérieures ont simplement un rôle de révélateur :

« *Ce ne sont pas toujours les défauts des autres qui nous troublent, mais nous avons en nous les causes de nos chagrins et les semences de tous les vices qui se développent et portent leurs fruits, lorsque la pluie des tentations vient à tomber sur nos âmes. La conduite du prochain ne nous porterait jamais au péché, si nous n'avions dans notre cœur le principe de toutes les fautes* » (Cassien, *Inst.*, IX, 5-6).

Loin d'être un obstacle à notre progrès, les autres nous permettent de descendre dans l'humilité, dans la connais-

sance de nous-mêmes. La fuite des relations n'est pas un facteur de guérison, sauf dans quelques rares cas.

Les Pères du désert peuvent donc nous aider. Ces grands moines ont eu les mêmes difficultés que nous, les mêmes faiblesses, les mêmes passions, les mêmes péchés, et c'est de tout cela qu'ils ont fait leur tremplin pour aller à Dieu.

### Une attitude d'abandon

L'expérience du salut n'est pas faite une fois pour toutes. Cependant lorsqu'elle a été faite une fois, une certitude habite le cœur : Dieu répond à notre cri. Bien des événements acculeront de nouveau à une situation semblable. Mais la première expérience servira de levier pour les vivre.

Peu à peu l'habitude se prend de crier vers Dieu en toute circonstance. Non plus seulement lorsque des pensées mauvaises assaillent, mais aussi lorsqu'une simple préoccupation apporte le trouble.

Une nouvelle attitude a germé dans le cœur : l'abandon à Dieu de tous ses projets, la remise entre ses mains de la conduite de toute la vie. Une certitude habite : le Seigneur ne peut rien permettre qui ne soit bon pour nous, même si nous ne le voyons pas. L'espérance recommence peu à peu à vibrer, cette espérance si atrophiée dans notre monde où la recherche de la satisfaction immédiate semble accaparer totalement.

« *Il faut savoir, mon frère, avant toutes choses, que les conduites de Dieu nous sont inconnues, et que nous devons remettre entièrement notre destinée entre ses mains, et c'est particulièrement dans un état semblable à celui où tu es, que nous y sommes obligés. Car si tu veux juger des événements et des choses qui t'arrivent par*

des vues et des raisons humaines, et que tu ne les abandonnes pas sans réserve à la disposition de la providence, tu t'engages dans des peines inutiles.

Il faut donc, lorsque tu es accablé de sentiments contraires, que tu élèves la voix de ton cœur vers le ciel, et que tu dises à Dieu : "Seigneur, dispose de tout, selon tes volontés et tes desseins éternels", car la providence fait quantité de choses au delà de nos espérances et de nos pensées. Souvent les événements arrivent d'une manière contraire à notre attente, et nous les trouvons, à l'expérience, tout différents de ce que nous les avions imaginés » (Dorothee de Gaza, Épître, p. 320-321).

### Descendre de la tête dans le cœur

Le chemin que nous venons de parcourir consiste à descendre en soi-même sous le regard plein de miséricorde de Dieu, pour monter vers Lui. C'est une grâce. C'est, en d'autres termes, descendre de la tête, véritable marché aux puces où se bousculent des pensées sans nombre, dans le cœur où se noue la relation à Dieu :

« Vous devez descendre de votre tête dans votre cœur. Pour le moment, vos pensées sont dans votre tête. Et Dieu, lui, semble être en dehors de vous ; aussi votre prière et tous vos exercices spirituels restent extérieurs. Tant que vous serez dans votre tête, vous ne pourrez pas maîtriser vos pensées, qui continueront à tourbillonner comme la neige sous le vent d'hiver ou les moustiques pendant les chaleurs de l'été » (Théophane le Reclus)<sup>12</sup>.

Mais, il faut le reconnaître, parcourir ce chemin n'est pas facile dans un monde technique et rationnel.

## Le discernement des pensées

---

### La qualité des pensées

Nos pensées peuvent être de nature diverse, bonnes, mauvaises ou indifférentes. Comment les reconnaître ? Cette opération requiert autant d'attention que celle que doit avoir un changeur à qui on présente des pièces de monnaie :

« Il faut toujours (...) examiner avec un sage discernement toutes les pensées qui naissent dans notre cœur ; en découvrir tout d'abord la source et la cause ; et reconnaître de qui elles viennent, afin de nous conduire à leur égard selon le mérite de ceux qui les inspirent. C'est ainsi que, selon le précepte du Seigneur, nous

deviendrons d'habiles changeurs. Ils savent distinguer avec une adresse et une science merveilleuse l'or le plus pur d'avec celui qui a été moins épuré par le feu. Leur prudence n'est pas trompée par un vil denier de cuivre imitant une monnaie précieuse sous l'aspect et l'éclat de l'or. Leur science leur fait discerner non seulement les monnaies qui sont marquées de l'image des tyrans ; mais celles mêmes qui, portant l'empreinte du roi légitime, ont été contrefaites. Dans leur grande sagesse, ils recourent enfin à l'épreuve de la balance pour s'assurer que rien n'ait été retranché à leur poids légal » (Cassien, Coll., I, 20).

Une grande vigilance est donc nécessaire pour ne pas faire d'erreur d'appréciation.

### La vigilance

Ayant reconnu devant Dieu, grâce à l'enseignement de l'ancien, son état de malade, le jeune commence à prendre la mesure du travail qui l'attend. Il a découvert la présence de vices dans son cœur. Il a appris à en reconnaître les symptômes grâce à ses pensées. Il lui faut maintenant rester dans une continuelle vigilance pour discerner la nature des pensées qui se bousculent dans sa tête. Un ancien ne disait-il pas que le travail du moine consiste à voir venir de loin ses pensées ?

Une fausse paix peut quelquefois habiter le cœur ; la lutte semble terminée. C'est une illusion, signe de l'absence de vigilance.

« Un solitaire disait à un ancien : "Abba, je ne sens rien dans mon cœur qui me combatte et me cause de la peine". Il lui répondit : "Tu ressembles à une maison qui a quatre portes. Toutes les pensées entrent en toi et en sortent, sans que tu y prennes garde.

Mais si ton cœur n'avait qu'une porte et que tu la tiennes fermée pour empêcher les mauvaises pensées d'y entrer, tu les verrais s'arrêter au dehors et combattre contre toi" » (Apophtegme 146).

### Interroger les pensées

Dans l'apophtegme cité ci-dessus, les pensées apparaissent comme extérieures. Les Pères les voient venir de loin, se tenir dehors, combattre contre eux. Toutes ces images traduisent une distance par rapport aux pensées. Elles nous sont étrangères. Nous ne sommes donc pas identifiés à elles, ni entièrement déterminés par elles. Les moines dialoguent avec elles comme avec un étranger qui se présente à la porte : « Les anciens disaient : "A toute pensée qui survient en toi, dis : es-tu des nôtres, ou viens-tu des ennemis ?" (Jos 5,13) et certainement elle l'avouera »<sup>13</sup>.

La pensée mauvaise répond invariablement par le trouble. Ce critère de discernement est très simple et très précieux. D'où ces conseils : « Lutte contre les pensées qui t'apportent le trouble »<sup>14</sup>. « Toute pensée en laquelle ne prédomine pas le calme et l'humilité, n'est pas selon Dieu (...). Car notre Seigneur vient avec calme, mais tout ce qui est de l'Ennemi avec trouble et mouvement de colère »<sup>15</sup>.

Le trouble et la tristesse caractérisent les pensées mauvaises :

« Les pensées qui viennent des démons sont d'abord troubles et mêlées de tristesse ; subrepticement et secrètement elles nous tirent en arrière. Les démons sont revêtus de peaux de brebis, c'est-à-dire qu'ils suggèrent des pensées de justice, "mais au dedans ce sont des loups rapaces" (Mt 7, 15), en ce que, par leurs propos apparemment bons, ils ravissent et "séduisent les cœurs simples" (Rm 16, 18) »<sup>16</sup>.

## La conscience

Nous avons un auxiliaire pour le discernement des pensées : la conscience. Elle est en nous comme un juge qui ne se laisse jamais corrompre (cf. Cassien, *Coll.*, XXI, 22). La conscience est en quelque sorte l'inscription de la loi naturelle en l'homme : elle lui permet de discerner le bien et le mal.

*« Lorsque Dieu créa l'homme, il sema en lui un germe divin, comme un jugement plus chaleureux et plus éclairant, un feu et une lumière pour éclairer sa raison et lui donner la puissance de discerner le bien d'avec le mal ; ce qui est la loi naturelle et s'appelle la conscience. Nous en voyons une figure, selon l'application que nos pères ont faite des puits qui avaient été creusés par Jacob et qui furent comblés par les Philistins » (Dorothee de Gaza, Instruction III)<sup>17</sup>.*

Comme les Philistins comblaient les puits creusés par Jacob, nous étouffons notre conscience en mettant en œuvre nos passions. Elle semble parfois éteinte, mais il n'en est rien.

C'est Dieu lui-même qui parle par notre conscience. Mais il est nécessaire de faire contrôler par un Père spirituel si nous ne prenons pas notre voix pour celle de Dieu. C'est tout le travail de discernement des pensées.

## La lutte contre les pensées

---

### Résister aux pensées

Le dialogue avec les pensées permet de prendre de la distance à leur égard, de les connaître. Mais une constatation s'impose : il est impossible de les maîtriser quand elles envahissent notre esprit. On peut cependant leur résister et essayer de les rejeter le plus vite possible.

L'abbé Joseph vint interroger l'abbé Pastor, car il était agité par diverses pensées. Celui-ci le conduisit au grand air et lui dit d'étendre son vêtement et d'y retenir le vent. *« Mais cela est impossible »*, lui répondit le frère. *« Eh bien, si tu ne peux pas, reprit l'ancien, comment pourras-tu empêcher que ces pensées ne te viennent à l'esprit ? Mais ce que tu peux faire, c'est de leur résister »<sup>18</sup>.*

L'abbé Pastor insistait beaucoup sur la patience dans les tentations :

*« Si l'on enferme un serpent, disait-il, ou un scorpion, dans un vase qu'on a soin de bien boucher, avec le temps l'animal mourra. Il en est de même des pensées mauvaises que le démon excite en nous ; si on garde patience, on a la consolation de les voir cesser »*<sup>19</sup>.

Il faut résister aux pensées dès leur apparition. Ce combat fait faire l'apprentissage de sa pauvreté. Il garde dans l'humilité. Il purifie le cœur. Il met en lui la certitude du psalmiste : *« Un cœur contrit et humilié, ô Dieu, tu ne le méprises pas »* (Ps 51, 19) :

*« Lorsque quelqu'un est tenté et pressé de consentir à ses passions, et qu'il commence à y résister et à les combattre, il est humilié, il est contristé, il se purifie peu à peu par la peine qu'il ressent dans la résistance, et il recouvre les premiers avantages de sa création »* (Dorothee de Gaza, Instruction XIII, p. 147-148).

Supporter la tentation qui vient des pensées est le chemin du salut. Toucher la profondeur de sa misère est salutaire :

*« Un vieillard eut durant dix ans des tentations si violentes, que, désespérant finalement de son salut, il se dit en lui-même : "Ne pouvant plus espérer sauver mon âme puisqu'elle est perdue, je retournerai dans le monde". Comme il partait pour y aller, il entendit une voix qui lui disait : "Les dix années durant lesquelles tu as combattu te seront autant de couronnes. Retourne donc dans ta cellule ; dès cette heure, je te délivrerai de tes fâcheuses pensées. Dès qu'il eut entendu ces paroles, il s'en retourna, et continua à servir Dieu comme auparavant. Cela montre qu'il ne faut jamais se désespérer à cause des mauvaises pensées, puisqu'au lieu de nous nuire, elles servent à nous couronner si nous y résistons et les méprisons avec courage »* (Apophtegme 18).

Cette expérience montre que l'humilité est le fondement sans lequel *« on ne peut jamais triompher entièrement d'aucun vice »* (Cassien, Inst., VI, 1).

### L'extériorisation des pensées

Il faut tout un apprentissage pour reconnaître les pensées étrangères, celles qui ne viennent pas de Dieu. Un moyen est très efficace : les faire venir à la lumière, les extérioriser.

*« Comme des œufs d'oiseaux cachés dans du fumier sont vivifiés par sa chaleur et produisent des oiseaux, ainsi les mauvaises pensées que nous tenons cachées dans notre esprit sans les découvrir s'y fortifient et mettent en fuite les actions vertueuses »* (Jean Climaque, L'Échelle, 5<sup>e</sup> degré).

*« Dès qu'une pensée mauvaise est apparue à la lumière, elle perd toute son acuité. Avant même que le discernement ait pu en juger, l'horrible serpent, poursuivi hors de sa caverne ténébreuse et souterraine, et tiré en pleine lumière par la vertu de l'aveu, s'enfuit pour ainsi dire, comme déshonoré ; et ses suggestions pernicieuses n'ont sur nous d'empire qu'autant qu'elles demeurent cachées au fond du cœur »* (Cassien, Coll., II, 10).

L'ouverture de l'âme au Père spirituel était pour les anciens un facteur de guérison indispensable :

*« Observe toujours bien la tête du serpent, c'est-à-dire le commencement de ses tentations, et fais-les connaître sur-le-champ à ton ancien. Tu briseras sa tête, tu déjoueras toutes ses ruses, si tu ne rougis pas de découvrir ainsi toutes les pensées qu'il te présente »* (Cassien, Inst., IV, 37).

C'est l'expérience que fit un frère tourmenté par des tentations. La guérison vint une fois qu'il les eut révélées à un ancien :

« Il y avait un frère qui était tenté de blasphémer. Lorsqu'il entendait parler d'anciens de mérite, il allait à eux dans le dessein de s'ouvrir, mais quand il était en leur présence, la honte le retenait. Ainsi Poemen reçut plusieurs fois sa visite. Le saint vieillard voyait bien que le frère était tourmenté par des tentations et il s'affligeait de ce qu'il ne parlait pas. Aussi le prenant un jour avec lui : "Voilà déjà longtemps, lui dit-il, que tu viens ici pour me faire connaître tes pensées, et une fois arrivé, tu n'oses pas parler et tu t'en retournes avec elles, inquiet comme tu es venu. Dis-moi donc de quoi il s'agit". Il répondit : "Le démon me pousse à blasphémer et m'élever contre Dieu, et j'ai honte de le dire". Ayant ainsi dit la chose, il se sentit soulagé. "Mon fils, lui dit alors le vieillard, ne te mets pas en peine, mais quand ces idées se présentent dis seulement : Je ne suis pour rien en cela, que ton blasphème retombe sur toi, Satan ! Mon âme ne veut pas de ce péché, et ce à quoi l'âme ne consent pas ne fait que passer". Et le frère s'en alla ayant reçu le remède à son mal » (Poemen)<sup>20</sup>.

D'ailleurs qui peut discerner la qualité de ses pensées sans se tromper ?

« Lorsque nous sommes en butte aux passions, nous ne devons absolument pas avoir confiance en notre propre cœur ; car un principe tordu fausse aussi les choses justes » (Dorothee de Gaza, Sentences)<sup>21</sup>.

Extérioriser les pensées est tellement important que les Pères n'hésitaient pas à dire : « Rien ne réjouit autant le démon que de voir que nous ne voulons pas déclarer le secret de nos pensées » (Apophtegme 45).

## Rôle des distractions dans la prière

Contrairement à une opinion fort répandue, les « distractions » pendant la prière sont très utiles au progrès spirituel :

« L'abbé Évagre disait : Lorsque dans ta prière il te vient à l'esprit des pensées qui t'inquiètent, ne te mets pas en peine d'en chercher d'autres pour t'en délivrer. Mais sers-toi de tes larmes comme d'une épée tranchante pour combattre ces ennemis invisibles qui t'attaquent » (Apophtegme 150).

Les distractions sont des pensées. Elles nous renseignent sur l'état de notre cœur. La prière devient ainsi le lieu privilégié où s'amorce la connaissance de l'état de notre cœur. Car notre prière est le reflet de notre relation à Dieu au long de la journée. Pourquoi mille pensées surviennent-elles au moment de la prière ? Parce qu'elles étaient déjà présentes en nous, au milieu de nos occupations quotidiennes :

« Il ne serait pas insensé de comparer l'âme à une plume très fine et très légère. Si elle n'est pas atteinte par quelque humidité qui la pénètre, cette plume s'élève vers les hauteurs, à l'aide du plus léger souffle d'air, grâce à sa mobilité, comme naturellement. Si, au contraire, elle est arrosée ou trempée, elle s'alourdira ; alors non seulement sa légèreté naturelle ne lui servira plus pour s'élever dans les airs mais encore le poids de l'eau qui la pénètre l'entraînera jusqu'à terre.

Il en est ainsi de notre âme. Si aucun vice, aucun souci terrestre ne l'alourdissent, si nulle passion mauvaise ne l'accable, le plus léger souffle d'inspiration spirituelle l'élèvera vers le ciel, comme si elle était soulevée par sa pureté naturelle ; abandonnant les intérêts terrestres elle sera transportée vers les biens célestes invisibles (...).

Si nous voulons faire monter notre prière jusqu'aux cieux, et plus haut que les cieux, ayons soin de purifier notre âme de tous

*vices, de la libérer de la boue des passions, afin qu'elle revienne à sa légèreté naturelle* » (Cassien, Coll., IX, 4).

Prenons à nouveau la comparaison de l'éponge. Si on l'enferme dans un bocal, elle ne peut répandre l'odeur du parfum dont on l'a imprégnée. Ainsi en va-t-il de notre cœur étouffé par l'épaisseur des passions. Il ne peut répandre le parfum du Mystère de Dieu, ni laisser notre relation filiale avec le Père émerger à la conscience :

*« Un saint vieillard disait : Comme nous ne pouvons voir notre visage dans l'eau trouble, ainsi notre âme ne peut contempler Dieu dans la prière, si elle ne se purifie auparavant de toutes les pensées vaines qui la remplissent de nuages »* (Apophtegme 153).

Les distractions sont donc très utiles. Elles nous avertissent sans aucune illusion possible, sur l'occupation habituelle de notre cœur. Mais comment rendre notre subconscient attentif à Dieu ? Habité par le Mystère de Dieu ? Comment le purifier ? Comment se décentrer de soi-même ? Car il faut le reconnaître, les distractions sont l'émergence au moment de la prière de la préoccupation du moi. De cette transformation du plus profond de l'être, les Pères du désert ont fait l'expérience. Ils en ont exploré le chemin et ont transmis le secret de cet art aux générations suivantes. C'est ce que nous allons maintenant approfondir.

## Engagés sous les étendards du Christ

## L'art spirituel

---

### Un double travail

Celui qui, par l'attention aux pensées, a découvert les maladies de son cœur, doit se livrer à l'art spirituel. Celui-ci comporte un double travail. L'un négatif : la lutte contre les vices ; et l'autre positif : semer les vertus et les cultiver :

*« La perfection dans nos actions consiste en deux choses : tout d'abord, il s'agit de connaître la nature de tous les vices et la manière d'en guérir. Puis il faut savoir l'ordre entre les vertus, et y appliquer si bien notre esprit, en perfection, qu'il ne soit pas contraint et forcé, comme par violence, de leur obéir ; il s'y complaira comme dans un bien naturel, il s'en nourrira, gravissant allégrement cette voie étroite et malaisée » (Cassien, Coll., XIV, 3).*

Cette voie est celle sur laquelle les saints ont marché. C'est la voie du juste milieu :

« Les vertus tiennent un milieu entre les deux extrémités opposées, et c'est ce qui les a fait appeler la voie royale (...). Par exemple, la force est entre la timidité et la témérité ; l'humilité est entre l'orgueil et la basse complaisance ; et la crainte respectueuse est entre l'effronterie et une certaine pudeur qui nous fait rougir lorsqu'il n'y a point de sujet » (Dorothee de Gaza, Instruction X)<sup>22</sup>.

Cet art spirituel est comparable à celui du cultivateur :

« Un laboureur reste fidèle à son but lorsque, pour cultiver son champ, il supporte sans se décourager les plus violentes ardeurs de l'été et les plus grandes rigueurs de l'hiver ; il fend la terre infatigablement, en y passant fréquemment la charrue pour y soumettre le champ indocile ; ainsi le purge-t-il de toutes les ronces et de toutes les herbes, l'ameublissant par son travail jusqu'à le rendre semblable à du sable. Mais la fin qu'il se propose est de recueillir une grande abondance de grains pour avoir ensuite de quoi passer doucement sa vie, et de quoi même pouvoir s'enrichir.

C'est dans cette espérance qu'il épuise sans hésiter tout le blé de ses greniers pour le confier à la terre, et qu'il ne sent point cette perte présente, à cause de la récompense qu'il s'en promet à l'avenir (...). Toutes nos actions, tous nos désirs doivent tendre vers cette fin (la pureté de cœur) » (Cassien, Coll., I, 2.7).

La pureté de cœur demande un long combat, mais il ne faut jamais oublier qu'elle est un don de Dieu, une participation à la pureté même de Dieu.

### Le cœur, lieu de combat spirituel

Le Seigneur a promis : « Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu » (Mt 5, 8). Chacun est responsable de la pureté de son

cœur : « Vous voyez donc que nous possédons le pouvoir de disposer en nous-mêmes des ascensions (...) ou des chemins qui descendent » (Cassien, Coll., VII, 4). Lutter contre les maladies du cœur, rechercher la pureté de cœur, sera donc le principal souci de celui qui désire voir Dieu :

« Notre intention, c'est-à-dire notre but, est la pureté du cœur, sans laquelle personne ne peut atteindre la fin (le Royaume des cieux). C'est vers ce but que nous fixons notre attention, afin de nous diriger selon un tracé bien déterminé, par une course toute droite. Et si notre pensée s'en écarte quelque peu, par ce regard nous rectifions aussitôt notre route, comme par une règle » (Cassien, Coll., I, 4).

La source et l'origine du péché, c'est le cœur. Il ressemble à une terre que nous devons jalousement cultiver pour que les ronces ne l'envahissent pas. Il faut sans cesse y passer la charrue pour en ameublir la terre, sans oublier la clôture pour que les animaux sauvages ne viennent la piétiner :

« Il nous faut examiner tous les replis de notre cœur avec grande attention, pour y découvrir avec sagesse les traces de ce qui monte en lui ; car il se peut qu'une bête spirituelle, lion ou serpent, y ait imprimé en passant quelque vestige dangereux, qui permettrait à toutes les autres de pénétrer dans les arcanes de notre cœur, secrètement, si nous n'étions vigilants dans ce domaine de nos pensées.

Ainsi donc, en labourant la terre de notre cœur à chaque instant, par la charrue évangélique qui représente la mémoire continue de la croix du Seigneur, nous serons capables de chasser les fauves de leurs antres, et les serpents venimeux de leurs retraites cachées » (Cassien, Coll., I, 22).

Le cœur ressemble encore à un lac et chacun doit se transformer en pêcheur vigilant :

« Imaginons quelqu'un, à l'image d'un pêcheur expert, cherchant sa pitance selon l'enseignement des apôtres. Immobile, attentif, il captera la foule de ses pensées, nageant dans les tranquilles profondeurs de son cœur. Et scrutant avidement, comme d'un rocher surélevé, il jugera avec discernement : quelles sont les pensées salutaires à tirer de lui ? Quelles sont les mauvaises et dangereuses qu'il faut éloigner ? » (Cassien, Coll., XXIV, 3).

Les diverses sortes de passions sont cachées dans le cœur : l'amertume, la colère qui l'obscurcit par le trouble, la tristesse, la jactance, la vaine gloire, l'orgueil, la paresse. Il est pris d'assaut par des pensées impures qui le rongent, par des maladies qui l'affaiblissent, par des mouvements divers de l'âme qui l'attaquent, par les passions qui le criblent de leurs traits. Et si nous laissons les péchés y entrer et s'y installer, nous en faisons le royaume du diable.

Il faut donc en déraciner tous les vices et toutes les pensées mauvaises. Il faut en expulser le funeste venin de l'ennemi. L'aveu des fautes est un excellent moyen de faire sortir des ténèbres et d'amener à la lumière du jour l'horrible serpent caché dans le cœur. Un moine, dit-on, vit de ses yeux l'inspirateur de sa passion expulsé de son cœur par sa confession : une lampe allumée sortit de sa poitrine et la cellule se remplit d'une odeur de soufre ! (Cassien, Coll., II, 11).

Cette lutte contre les vices est un combat, selon l'image utilisée par saint Paul et reprise par les Pères. Le chrétien est un soldat du Christ :

« Celui qui lutte dans l'arène ne sera couronné que s'il a bien combattu (2 Tm 2, 5). Et celui qui désire éteindre les désirs naturels de la chair, doit d'abord surmonter les vices qui sont en dehors de notre nature. Si nous voulons, en effet, éprouver la vérité de ce que dit l'Apôtre, nous devons connaître, avant tout, les lois et la

règle de ces luttes publiques, afin que nous puissions comprendre, par la comparaison qu'il emploie, les enseignements qu'il a voulu nous donner pour nos combats spirituels.

Dans ces combats, où, selon l'Apôtre même, les vainqueurs n'obtiennent qu'une couronne corruptible, celui qui aspire à cette gloire et aux privilèges qu'elle donne, doit, avant de subir les dernières épreuves, montrer, dans les jeux Olympiques, comment il s'est exercé, et la force acquise pendant ses premières années. C'est là que les jeunes gens qui désirent suivre cette carrière, se soumettent au jugement de celui qui préside ces jeux, et aux suffrages du peuple entier pour savoir s'ils sont dignes d'être admis comme athlètes (...). Comparons maintenant à ces combats du monde les combats spirituels que nous avons à soutenir, afin de bien comprendre l'ordre et la règle. Il faut d'abord montrer que nous sommes libres de l'esclavage de la chair, car tout homme est esclave de celui qui l'a vaincu (2 P 2, 19), et quiconque commet le péché est esclave du péché (Jn 8, 34) » (Cassien, Inst., V, 12-13).

Le combat spirituel qui se livre dans le cœur finit par mettre un terme au règne qu'y exerce le diable et le Christ y commence le sien :

« Il en est ainsi quand le diable est vaincu par l'extinction des vices fétides dont il remplissait notre cœur, et que Dieu inaugure son règne en y répandant le parfum des vertus » (Cassien, Coll., IX, 19).

### La chair et l'esprit

La distinction chair-esprit faite par saint Paul (Ga 5, 16-17) est reprise par les Pères. Elle est liée au combat spirituel. L'esprit est le principe de la vie morale, surnaturelle ; il désigne encore les bons désirs de l'âme. La chair est synonyme des mauvais désirs.

Ces bons et ces mauvais désirs sont encore appelés convoitise de l'esprit et convoitise de la chair. Leur confrontation est source du combat que nous devons livrer tous les jours :

*« Les désirs de la chair et les désirs différents de l'esprit habitent le même homme ; d'où vient qu'en nous existe une guerre continue ; alors que la convoitise charnelle est attirée violemment par les vices et se délecte dans les plaisirs du repos terrestre, le désir de l'esprit y répugne au contraire ; car il voudrait s'adonner entièrement aux choses spirituelles, jusqu'à se détourner même si c'était possible, des besoins de la chair. L'esprit souhaite tellement s'occuper de ces choses spirituelles qu'il désirerait même ne donner aucun soin à la fragilité du corps. La chair se complaît dans la luxure et la volupté, tandis que l'esprit ne se prête pas même aux désirs conformes à la nature » (Cassien, Coll., IV, 11).*

La volonté de l'âme est au milieu ; elle n'aime pas les vices mais elle n'aime pas non plus l'effort nécessaire pour acquérir les vertus où l'esprit trouve son plaisir ! Elle est tiède et son libre arbitre ne sait où s'établir d'une façon permanente. Cependant le combat incessant qui résulte de la lutte entre les deux convoitises crée un certain équilibre qui aide le libre arbitre à acquérir la pureté de cœur par l'effort, à être rempli de zèle pour la vertu :

*« Un juste équilibre succède à leur combat, et trace une voie saine et modérée entre l'une et l'autre vertu : route royale où s'avance toujours le soldat du Christ » (Cassien, Coll., IV, 12).*

### **Le cœur livré aux vertus**

Lorsque l'homme sortit des mains de Dieu, son cœur, nous l'avons déjà dit, était le lieu des vertus, mais les vices prirent leur place. Un symbole nous en est donné par les

Cananéens, habitants de la terre promise, que Josué expulsa lors de la conquête :

*« C'est aux vertus, et non aux vices, que la volonté du Seigneur a donné la possession naturelle de notre cœur. Après la faute d'Adam, elles en furent expulsées par ces vices insolents, ces cananéens ! Mais par la grâce de Dieu, nos travaux et notre application, elles rentrent dans leurs droits, et loin de conquérir des terres étrangères, on doit juger qu'elles retournent chez elles » (Cassien, Coll., V, 24).*

Nous devons donc livrer aux vertus tous les recoins de notre cœur, mais cela ne peut se faire qu'avec la coopération du Seigneur : c'est lui qui dirige notre volonté vers le bien. Lui seul peut venir à bout de l'endurcissement de notre cœur. L'enjeu en est l'acquisition des vertus. Chacun doit donc assouplir, dilater son cœur pour qu'il soit rempli de renoncement, de contrition, de componction, d'humilité, de charité, pour qu'il devienne invulnérable à toute passion mauvaise. Il connaît alors la tranquillité, l'allégresse, la ferveur, la joie. En un mot, il est affermi dans le bien. La perfection du cœur, c'est la perfection de l'homme renouvelé par la grâce, par les vertus.

Mais pour que le cœur reste le fief des vertus, il faut exercer une continue garde du cœur : cette expression est tirée de la Bible (Pr 4, 23). Il s'agit d'exercer une continue vigilance sur son cœur.

### **La pureté de cœur**

Le cœur entièrement au pouvoir des vertus est pur. La pureté de cœur, c'est la charité, la sainteté. C'est la présence en nous du Royaume de Dieu. Elle est obtenue au terme d'un long chemin qui peut être comparé à des degrés :

« La crainte du Seigneur est, selon l'Écriture, le principe de notre salut et de notre sagesse (Pr 1, 7). Cette crainte produit une componction salutaire. De cette componction du cœur procède le renoncement, c'est-à-dire le mépris et l'abandon de tous ses biens. De ce renoncement vient l'humilité ; de l'humilité la mortification de la volonté. Cette mortification arrache et détruit tous les vices, et lorsque les vices sont détruits, les vertus portent leurs fruits et se développent. Cette fécondité des vertus donne la pureté de cœur et la pureté du cœur nous fait acquérir la perfection de la charité apostolique » (Cassien, *Inst.*, IV, 43).

Notre but, la pureté de cœur, doit polariser toute notre vie, car comme le dit saint Paul, « si je n'ai pas la charité, cela ne m'avance à rien » (1 Co 13, 3). Par la charité, le libre arbitre trouve sa stabilité dans le bien ; l'âme adhère totalement à Dieu et vit de ce qui demeurera pour l'éternité.

Y a-t-il question plus fondamentale dans une existence humaine ? Mais on s'en soucie fort peu de nos jours. Dans la formation chrétienne, l'enseignement de type intellectuel risque de prendre le dessus. Des propositions sans nombre sont faites pour approfondir l'exégèse, la théologie, la spiritualité. L'étude semble suffire. Mais souvent il n'y a aucun « noyau dur » au fond de l'être pour intégrer toutes ces connaissances dans une unification intérieure. Ce problème a été perçu par les Pères du désert ; ils y répondent avec un grand réalisme :

« Un frère du monastère de l'abbé Pastor s'en alla en pèlerinage et se rendit chez un ermite. Celui-ci était plein de charité pour tous, et beaucoup de monde venait à lui. Le frère lui parla de l'abbé Pastor, et en l'entendant raconter ses vertus l'ermite désira le voir. Le frère retourna en Égypte. Peu de temps après, l'ermite vint en pèlerinage dans ce pays. Il alla chez ce frère qui jadis l'avait visité. En effet, celui-ci lui avait dit où il demeurerait. A sa vue, le frère fut

étonné, puis au comble de la joie. L'ermite lui dit : "Montre-moi l'affection que tu as pour moi en me conduisant chez l'abbé Pastor". Le frère le prit avec lui et le conduisit chez l'ancien. Il l'annonça en disant : "Un homme illustre, plein de charité et très honoré dans son pays, est venu avec le désir de te voir". L'ancien le reçut aimablement et ils s'assirent après s'être salués. Le pèlerin commença à parler, à propos des Saintes Écritures, de choses spirituelles et célestes, mais l'abbé Pastor se tourna de l'autre côté sans lui répondre. Voyant qu'il ne lui parlait pas, l'ermite sortit attristé et dit au frère qui l'avait conduit : "J'ai fait ce voyage pour rien : je suis venu vers cet ancien, et il ne daigne pas me parler". Le frère rentra chez l'abbé Pastor et lui dit : "Père, c'est pour toi qu'est venu jusqu'ici ce personnage si célèbre dans son pays ; pourquoi ne lui as-tu pas parlé ?" L'ancien répondit : "C'est un homme d'en haut et il dit des choses célestes. Moi je suis d'en bas, et je dis des choses terrestres. S'il m'avait parlé des passions de l'âme, je lui aurais certainement répondu. Mais s'il me parle de choses spirituelles, je les ignore". Le frère sortit et dit à l'ermite : "L'ancien ne parle pas facilement des Écritures, mais si on lui parle de ses passions, il répondra". L'ermite, touché par ces mots, rentra chez l'ancien et lui dit : "Père, que dois-je faire, car mes passions me tyrannisent ?" — "Tu es maintenant le bienvenu, dit l'ancien en le regardant joyeusement, je vais ouvrir la bouche sur le sujet et la remplir de richesses". L'autre, très édifié, disait : "C'est vraiment le chemin de la charité". Et remerciant Dieu d'avoir mérité de voir un si grand saint, il retourna dans son pays » (Poemen, 8)<sup>23</sup>.

Comme tout art, l'art spirituel demande un long apprentissage. Nous allons en ouvrir successivement le volet négatif, puis le volet positif.

## Combattre les vices et les passions

---

### Huit vices

« Unique est la source, la cause de tous les vices ; cependant ils se diversifient, selon les passions de l'âme, eu égard au membre lésé, et à la nature de cette partie. Il en est de même pour les maladies corporelles qui en sont l'image : en effet, ces maladies, à la vérité, viennent du même principe, mais elles sont diversifiées, selon les organes qu'elles attaquent, en différentes affections » (Cassien, Coll., XXIV, 15).

Pour combattre les maladies de l'âme qui nous envahissent tous et demeurent en chacun, il est indispensable de les connaître. Mais beaucoup les ignorent !

Les Pères distinguent huit vices :

« Huit vices combattent tout le genre humain : c'est d'abord la gourmandise, ou gloutonnerie ; puis la luxure ; le troisième est l'avarice, qui est l'amour de l'argent ; le quatrième, la colère ; le cinquième la tristesse ; le sixième est la paresse (ou l'inquiétude ou le dégoût du cœur) ; le septième est la vaine gloire (ou la jactance) ; le huitième, l'orgueil. Ces vices peuvent se répartir en deux sortes ; car les uns sont naturels, comme la gourmandise, les autres ne le sont pas, comme l'avarice. Quant à leurs actions, ils se subdivisent en quatre groupes. En effet, certains ont besoin du support du corps, ainsi la gourmandise et la luxure ; mais pour d'autres cela n'est pas nécessaire, comme pour l'orgueil et la vaine gloire. Certains reçoivent l'impulsion d'une cause extérieure : ainsi de l'avarice et de la colère, mais d'autres sont éveillés par des motions intérieures, ce qui est le cas de la paresse et de la tristesse » (Cassien, Coll., V, 2-3).

Ces vices sont présents en chacun de nous, mais nous ne les mettons pas en œuvre tous en même temps. Certains sont incompatibles : comment, par exemple, exercer en même temps la colère et la vaine gloire ? La colère n'a rien de glorieux !

« La vaine gloire fait que ceux qui sont emportés de colère deviennent doux devant les hommes (...). J'ai vu ce démon combattre et chasser le démon de la colère. Car des gens du monde étaient survenus alors qu'un frère s'emportait contre un autre. Ce pauvre misérable s'apaisa aussitôt et passa ainsi de la servitude de la colère à celle de la vaine gloire, ne pouvant servir ensemble deux maîtres (Lc 16, 13) » (Jean Climaque, l'Échelle, 21<sup>e</sup> degré).

Tous les vices sont néfastes pour la santé de l'âme. Mais les Pères sont réalistes : ils font une exception pour la vaine gloire. Elle peut en effet contribuer à un progrès spirituel.

Car pratiquer une vertu par vaine gloire crée une habitude bonne. Et lorsque plus tard l'âme luttera contre la vaine gloire, l'habitude de la vertu demeurera.

### Briser la tête du serpent

Les huit vices sont comme les racines d'un arbre : ils contribuent tous à la luxuriance du feuillage des passions. Mais les Pères ont remarqué que tous ne présentent pas le même danger en chaque homme. Il y en a toujours un plus corrosif, plus violent. Si on prend la comparaison du serpent, ce vice principal en est comme la tête. C'est par la tête que vient la morsure venimeuse ! D'où le conseil fréquemment répété : frappe le serpent à la tête avant qu'il entre chez toi ! Ce qui signifie : il faut découvrir le vice principal et l'anéantir au plus tôt. Une fois la tête écrasée, tout le serpent mourra rapidement :

*« Chacun doit discerner le vice qui est son plus grand adversaire, celui qu'il combattra le plus vigoureusement, celui contre lequel il agira constamment. Une fois libéré d'une telle passion, il faut rentrer en soi-même, et discerner de nouveau celle qui semble la plus maléfique. Alors, rassemblant toutes les forces spirituelles, on commencera à l'abattre, en utilisant les armes de l'esprit. Ainsi, partant des vices les plus anciens, chacun luttera jusqu'à triompher plus facilement des autres ; en effet, devenue plus affermie dans ces victoires successives, et rencontrant désormais de plus faibles adversaires, l'âme, en de tels combats, ira de victoire en victoire » (Cassien, Coll., V, 14).*

C'est la tactique des gladiateurs dans l'arène :

*Ils « portent toujours les premiers coups contre les animaux qu'ils estiment les plus puissants et les plus féroces, parce qu'ils*

*espèrent qu'ayant vaincu ceux-là, il leur sera aisé de se défaire des autres. Ainsi, en combattant d'abord les passions les plus fortes, et n'en trouvant ensuite que de plus faibles, nous serons assurés, sans peine, d'une victoire parfaite » (ibid.).*

### Les « rejetons » des vices

Chacune des huit souches engendre de nombreux vices :

*« Les orgies et l'ivrognerie viennent de la gourmandise ; les grossièretés, les bouffonneries, les moqueries et les sottises, naissent de la luxure ; l'avarice engendre le mensonge, la tromperie, le vol, les faux témoignages, la recherche de gains malhonnêtes, les violences, la dureté, la cupidité ; la colère suscite homicides, clameurs, indignations ; la tristesse enfante la rancune, l'amertume, la pusillanimité, le désespoir ; la paresse fait naître l'oisiveté, la somnolence, l'importunité, l'agitation inutile, le vagabondage, l'inconstance, corporelle ou spirituelle, le bavardage, la curiosité ; la vaine gloire est la mère des querelles, des sectes, de l'arrogance, du parti-pris pour les nouveautés ; quant à l'orgueil, il produit le mépris, l'envie, l'insoumission, les blasphèmes, les critiques, le dénigrement » (Cassien, Coll., V, 16).*

La liste n'est pas exhaustive. Elle présente cependant un intérêt. Il est en effet possible de découvrir le vice principal en constatant la présence de ses rejetons dans le cœur. Mais il ne faut jamais perdre ses forces à lutter contre un rejeton. Le travail doit toujours commencer par l'anéantissement du vice principal.

### Des pensées aux passions<sup>24</sup>

Tout un processus conduit de la pensée involontaire à la passion, à l'habitude invétérée. Le combat doit donc se

mener non seulement contre les vices, mais aussi contre les passions installées dans notre cœur. Il est important de connaître comment se forment les passions pour les déraciner avant qu'elles ne soient devenues vigoureuses.

Le premier mouvement naît à la vue d'un **objet qui sollicite notre attention**. Une image, un désir, une pensée nous traversent l'esprit de façon rapide et fugitive. L'attention est en éveil, mais il n'y a pas péché. Quelle va être notre réaction immédiate ? Tout le processus qui conduit à la formation de la passion en dépend. Par exemple, le souvenir d'une parole blessante vient à la mémoire et s'impose à nous. Soit nous n'y faisons pas attention, soit nous y fixons notre esprit. Dans ce cas, un dialogue s'instaure avec la pensée, **une complicité** se noue, un attrait pousse vers la sollicitation tentatrice. C'est le deuxième temps. Exemple : si je répondais par une parole bien placée ?

Vient alors **le consentement**. L'âme se délecte par avance de l'objet entrevu qui lui apparaît comme un bien désirable. Elle s'y porte de tout le poids de son désir, bien qu'en imagination seulement. Il y a péché si la décision est prise de passer à l'acte. Exemple : je dirai une parole blessante à la première occasion.

Enfin **la captivité** qui est aux antipodes du combat contre la tentation : c'est un entraînement violent et involontaire de notre cœur, un attachement à l'objet convoité qui présente une apparence de bien. La captivité dissipe en quelques instants les vertus laborieusement acquises. Exemple : un violent désir de vengeance met le trouble dans le cœur.

La gravité de la captivité varie avec les circonstances et la nature de l'objet convoité. D'où la nécessité de combattre, de rejeter les pensées mauvaises dès leur apparition en nous,

pour ne pas arriver à une habitude invétérée. Une parabole en acte fait bien comprendre :

*« Un ancien d'une éminente vertu était un jour avec ses disciples dans un lieu où il y avait quantité de cyprès, les uns grands, les autres petits. Il dit à l'un de ses frères : "arrachez un de ces cyprès". Et comme il était petit, il le fit d'une seule main ; et dans le même moment, il lui dit de faire la même chose avec un autre, qui était plus grand. Il l'enleva aussi de terre, mais avec beaucoup de peine. Il lui en montra encore un autre plus grand ; et après beaucoup de travail, de difficultés et de sueurs, il en vint à bout. Enfin il lui commanda d'en faire autant avec un autre qui était beaucoup plus grand ; mais comme il vit qu'après quantité d'efforts, il se trouvait dans l'impuissance d'exécuter son ordre, il commanda à l'un de ses frères de lui prêter la main et de l'aider. Ainsi ils l'arrachèrent tous deux ensemble. Alors il parla à ses frères de la sorte. Voilà l'image de ce qui nous arrive, mes frères, dans nos passions. Lorsqu'elles viennent de naître, nous pouvons facilement les détruire ; mais si nous les négligeons parce qu'elles sont petites, elles se fortifient et nous ne pouvons les vaincre sans beaucoup de travaux. Mais quand elles ont jeté de profondes racines, il n'est plus possible que nous les surmontions par nous-mêmes : nous avons besoin du secours de quelque saint, qui nous porte et nous soutienne auprès de Dieu » (Dorothee de Gaza, Instruction XI, p. 211-212).*

## Bâtir l'édifice des vertus

---

Déraciner les vices ne suffit pas pour poser les bases d'un solide édifice spirituel : il faut semer les vertus, les faire croître. Cette entreprise semble difficile dans un monde où le mot même de vertu a mauvaise presse. Comment faire renaître l'attrait pour la pratique des vertus ? Certainement pas par la théologie morale. Cette approche s'adresse à l'intelligence et ne suffit pas, pour la majorité des chrétiens, à susciter un élan, un attrait vital. Il faut faire appel à l'expérience spirituelle.

### Le renoncement à soi-même

Les Pères du désert ont exploré les profondeurs du cœur de l'homme pour l'évangéliser, le purifier en le réorientant vers Dieu. Ils sont descendus dans les ténèbres qui l'habitent

pour y faire resplendir la lumière de la résurrection. Ils apprennent, au cœur même de la découverte de soi-même, à se tourner vers Dieu. Tel est le chemin parcouru jusqu'ici.

Mais les Pères ne s'arrêtent pas là. Ils indiquent la route à suivre ensuite : une thérapeutique passant par l'apprentissage des vertus. Au fondement : un renoncement à soi-même, à ses jugements, à sa volonté, à ses façons de voir, d'apprécier, pour les conformer à ceux du Christ. Pour conduire sur la voie de l'attachement au Christ crucifié, les anciens font découvrir tout l'attachement à soi-même qui y fait obstacle. Un sermon de prise d'habit situe le renoncement à la racine de la vie spirituelle :

*« Le renoncement est le signe de la mortification et de la croix. Tu dois savoir qu'aujourd'hui même tu es véritablement mort au monde, à ses œuvres et à ses désirs, et que, selon l'Apôtre, tu es crucifié pour le monde, comme le monde l'est pour toi (Ga 6, 14). »*

*Considère ce qu'implique cette croix sous le signe de laquelle il te faut vivre désormais, puisque ce n'est plus toi qui vis, mais que celui-là vit en toi, qui a été crucifié pour toi (Ga 2, 29).*

*Nous devons, en cette vie, reproduire l'image de Notre Seigneur, lorsqu'il était attaché pour nous sur la croix, afin que, selon la parole de David (Ps 118, 120), la crainte du Seigneur perce notre chair, et que toute notre volonté, tous nos désirs ne soient plus assujettis à la concupiscence, mais attachés à la mortification. Nous accomplirons ainsi le précepte du Seigneur qui a dit : "Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi" » (Cassien, Inst., IV, 34).*

Dans ce sermon, l'abbé rappelle au jeune le fondement sur lequel repose son engagement : embrasser la croix du Christ. Comment ne pas évoquer la détermination posée par saint Ignace de Loyola au fondement du choix d'un état de vie ?

Le principal obstacle au renoncement est l'amour de soi. Il consiste à se préférer à Dieu et au prochain. Cet amour égoïste de soi se reconnaît à ses rejetons : «*La convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'arrogance des richesses*» (1 Jn 2, 16). Il est à la source de toutes les pensées mauvaises, à la racine des vices.

### **L'humilité, fondation de l'édifice des vertus**

Il en est de notre cœur comme d'un jardin. Il ne sert à rien d'en arracher les ronces, les vices, si on ne sème pas en même temps les bonnes graines, les vertus. Sinon les ronces repoussent très vite, et le jardin reste stérile !

Les vertus sont les remèdes qui mettent en œuvre l'attitude contraire aux pensées mauvaises. Par exemple, le support des injures est un excellent remède à la vaine gloire. Dire : «*Mon frère est supérieur à moi*», guérit de la jalousie, fille de la vaine gloire. Par les vertus, l'inconscient même se purifie. Un signe ne trompe pas : aux pensées émanant des vices succèdent peu à peu celles venant des vertus.

Aucune vertu, cependant, ne pourra durer de façon stable sans l'humilité. Sa naissance requiert des conditions préalables : les passions, qui engluent le cœur dans une boue sans consistance, doivent être dissipées. Une zone dure comme le roc apparaît alors : l'image de Dieu «*décapée*». Sur ce roc germe l'humilité. Pour les Pères, elle est synonyme d'un cœur entièrement vidé de lui-même et réceptif à la grâce. Elle est le fondement de l'édifice des vertus. Il ne faut pas confondre cette humilité avec celle dont les scolastiques ont pu faire l'analyse : il ne s'agit pas de tempérance.

Un texte montre à merveille à quel point l'humilité est la clef de voûte de l'édifice spirituel :

«*Il s'agit d'abord d'achever l'expulsion de tous les restes de nos vices et de nous purifier de toute racine des passions, avant de placer sur la terre vivante et ferme de notre cœur, c'est-à-dire sur la pierre dont parle l'Évangile (Mt 7, 24-25), les solides fondations de la simplicité et de l'humilité, sur lesquelles cette tour, que nous bâtirons par le moyen des vertus spirituelles, puisse s'élever avec stabilité, et pleine de confiance, se dresser jusqu'aux cieux. Assurés sur de tels fondements, elle pourra subir les pires tempêtes des persécutions, des passions, les torrents pourront la frapper violemment comme par des coups de bélier, les terribles orages des ennemis pourront bien se déchaîner sur elle : bien loin de s'écrouler, elle ne sera pas même ébranlée par le choc*» (Cassien, Coll., IX, 2).

### **Un combat**

S'exercer à la pratique des vertus est un labeur. Mais il est plus facile que le combat contre les vices :

«*Appliquons-nous, mes frères, et veillons sans cesse sur nous-mêmes. Car qui nous rendra le temps, s'il arrive que nous l'ayons perdu ? Nous pourrions bien chercher les jours qui nous auront échappé, mais les retrouver ne nous sera pas possible (...)*

*Nous ne sommes pas encore dans un état de perfection. Cependant vouloir le bien, c'est le commencement du salut. Car celui qui a la volonté bonne, entre par la grâce de Dieu dans le combat, et ne manque point d'acquérir les vertus par la protection qu'il lui donne. C'est ce qui fait dire à un ancien : "Donne ton sang et reçois l'esprit", combats et tu t'élèveras à la vertu.*

*Si donc quelqu'un veut acquérir la vertu, (...) il doit s'adonner la nuit et le jour à l'étude de cet art tout céleste, afin de pouvoir s'y rendre parfait*» (Dorothee de Gaza, Instruction X, p. 197-198).

## Construire la maison de l'âme

Toutes les vertus sont liées entre elles. On ne peut en pratiquer une en laissant les autres de côté. On peut comparer leur assemblage à la construction d'une maison :

*« Bâtissons-nous des maisons, afin que nous ayons un asile assuré, dans lequel nous soyons à l'abri des orages et des foudres ; car la tempête réduit à de grandes extrémités ceux qu'elle surprend et qui ne sont point couverts.*

*Comprenez de quelle manière on peut construire cette maison spirituelle, par ce qu'on fait lorsqu'on veut en bâtir une matérielle. Celui qui entreprend un édifice matériel, se propose de l'assurer et de l'affermir de toutes parts, et l'élève également des quatre côtés ; car, si en bâtissant d'un côté il négligeait l'autre, il perdrait son temps, sa peine et sa dépense. Disons la même chose de l'édifice spirituel. On doit s'appliquer à élever également toutes les parties dont il est composé ; car, comme disait l'abbé Jean, je veux qu'un homme prenne quelque chose de chaque vertu et non pas qu'il imite ceux qui en choisissent une seule et négligent les autres (...).*

*Cela étant supposé, la première chose qu'on doit faire, est de poser un bon fondement ; ce fondement est la foi "sans laquelle, dit l'apôtre, il est impossible de plaire à Dieu" (He 11, 6). Il faut ensuite élever, sur un fondement si saint, l'édifice spirituel par la pratique des vertus. S'il se rencontre, par exemple, une occasion de pratiquer l'obéissance, il faut mettre cette vertu comme une pierre de cet édifice. Il faut faire de même s'il se présente une occasion de patience, de mortification, ou de quelque autre vertu. C'est ainsi que nous poserons sur ce fondement autant de pierres pour l'édifice (...).*

*Mais avant toutes choses nous avons besoin de patience, de force et de courage ; car ce sont là les pierres angulaires par lesquelles les parties de l'édifice se soutiennent et se joignent ensemble. De plus,*

*celui qui bâtit doit mettre du bon ciment à chaque pierre, sans quoi elles se sépareraient et la maison tomberait en ruine. Or, ce ciment, qui est composé de sable que l'on foule aux pieds, marque l'humilité ; car toute vertu qui n'est pas accompagnée d'humilité est comme une vertu bâtarde (...). Il est aussi impossible de se sauver sans humilité, que de construire un vaisseau sans se servir de clous.*

*Mais l'humilité n'est pas seulement comme le ciment qui lie les pierres de l'édifice spirituel : elle est encore une ceinture ou une défense qui l'entourne. Enfin, comme on s'applique à orner une maison et à l'embellir et qu'on y met le toit qui la couvre entièrement, ces ornements sont les autres vertus ; et la toiture marque la charité, qui est la perfection et le comble de toutes les vertus, comme le toit l'est de tout l'édifice (Col 3, 14).*

*Voilà donc, mes frères, l'ouvrage achevé ; mais croyez-vous qu'il n'y manque rien ? Non, il y manque quelque chose que nous n'avons pas exprimé : c'est d'être un habile architecte. Car il faut de l'intelligence pour conduire cet ouvrage, sans quoi il ne réussira pas. L'architecte n'est habile qu'autant qu'il agit avec connaissance. Ainsi il arrive souvent qu'on s'acquitte de tous les travaux de la vertu, et que, faute d'agir avec science et piété, on met la confusion et on le détruit, bien loin de le conduire à sa perfection ; on y met une pierre et on en ôte une autre, et quelquefois on en ôte plus qu'on en met !» (Dorothee de Gaza, Instruction XIV)<sup>25</sup>.*

Les propos des Pères sur les vertus peuvent sembler manquer de cohérence. Quel est finalement le fondement de l'édifice des vertus ? Le renoncement ? L'humilité ? La foi ? La crainte de Dieu ? Il y a autant de variantes que d'auteurs, et des affirmations diverses peuvent se trouver chez le même.

Ce flou est instructif : il n'est pas possible de faire une classification des vertus semblable à celle des vices. Toutes se tiennent. On ne peut en pratiquer une sans les autres.

## Le chemin du pressoir

---

### L'épreuve

L'anéantissement d'un projet, d'une œuvre, est ordinairement ressenti comme une catastrophe. Mais il est une autre lecture d'une telle situation. L'habitude de crier vers Dieu en toute situation, de s'en remettre à lui, permet d'y découvrir non un échec mais une épreuve. L'épreuve, c'est la difficulté, la souffrance, regardées comme un don de Dieu. C'est une invitation à nous plonger en lui. Elle fortifie : tout ce qui est pénible devient un lieu où Dieu élargit notre cœur à la dimension du sien. Elle est l'occasion d'une pâque, d'un passage, d'une résurrection, d'où la confiance et l'espérance sortent fortifiées. Comment avoir de l'huile d'olive sans commencer par mettre les fruits de l'olivier dans un

pressoir ? Et peu à peu la peur, qui bien souvent paralyse, bloque, provoque la fuite, se dénoue. Des ressources insoupçonnées sont libérées, que ce soit sur le plan intellectuel, physique ou autre.

« L'abbé Pastor a dit : "L'épreuve est un bien : elle fait des hommes de bonne trempe" » (Poemen, 24)<sup>26</sup>.

L'épreuve est permise par Dieu pour purifier ce qui est un obstacle à sa venue en nous :

« Un saint vieillard disait : "Il ne faut point rejeter sur les autres mais seulement sur nous-mêmes la cause de toutes les épreuves qui nous arrivent" » (Apophtegme 178).

Mais bien souvent, l'épreuve stoppe la croissance de la vie spirituelle : le saut dans le vide fait peur ; on préfère rester tranquillement sur la berge. C'est pourtant l'épreuve qui donne à la vie son envergure.

« Le moine qui s'est consacré au service de Dieu doit se préparer aux tentations (Si 2, 1) avec toute la sagesse possible, afin que lorsqu'il se trouvera attaqué, il ne tombe point dans le trouble, étant persuadé qu'il n'arrive rien ici-bas que par l'ordre de la divine providence, et que surtout où elle se rencontre il ne se passe rien que de juste et qui ne se rapporte au bien de l'âme. Sa charité et sa miséricorde en sont les motifs ; et, bien loin de nous laisser aller à l'abattement et au trouble, nous devons, comme dit saint Paul, lui en rendre des actions de grâce, et conserver l'humilité, la paix et l'espérance.

Lorsqu'il arrive quelque chose de fâcheux à un homme de la part d'un ami dont il se sait aimé, il ne croit pas qu'il cesse de l'aimer, et il ne lui vient pas à la pensée qu'il a eu l'intention de le désobliger. À combien plus forte raison devons-nous croire que Dieu qui nous a créés, qui s'est fait homme et a souffert pour l'amour de

nous, ne fait rien à notre égard que par une disposition de sa bonté et de son amour » (Dorothee de Gaza, Instruction XIII)<sup>27</sup>.

Les Pères enseignent comment faire face aux tentations sans cesse renaissantes. Les affronter de face est aussi dangereux que lutter contre les vagues d'une mer démontée. Il faut plonger au fond de soi-même, là où Dieu habite dans le calme et le silence, et s'armer de patience :

*« Ceux qui sont expérimentés dans l'art de nager s'abaissent et cèdent aux vagues quand elles viennent à leur rencontre ; car s'ils voulaient leur résister elle les rejetteraient bien loin par leur impétuosité ; ils font la même chose lorsqu'il en survient d'autres, et ainsi ils n'en reçoivent aucun mal.*

*Voilà une image de ce qui se passe dans les tentations ; quand on les supporte avec humilité et patience, elles se dissipent sans nous nuire ; mais si on s'agite, si on se trouble, si on rejette sur celui-ci et sur celui-là la cause de la tentation, on en augmente l'effort et le poids, et au lieu de se procurer quelque soulagement on ne fait qu'accroître sa peine. Les tentations servent utilement à ceux qui les souffrent avec fermeté et avec constance. Le trouble au contraire est un effet de notre ignorance ou de notre orgueil ; il montre le peu de connaissance que nous avons de notre état et notre opposition à la souffrance, et fait que nous voudrions acquérir la vertu sans qu'il nous en coûte » (Dorothee de Gaza, Instruction XIII)<sup>28</sup>.*

La patience est indispensable :

*« Un solitaire étant tenté de quitter son monastère, prenait tous les jours la peau sur laquelle il se couchait, comme pour s'en aller. Et le soir étant venu, il disait en lui-même : "Attends jusqu'à demain". Puis la nuit étant passée, il disait : "Faisons-nous violence pour demeurer encore ici pour l'amour de Dieu". Et continuant de jour en jour à faire de la sorte, il passa ainsi neuf années. Après*

*quoi Dieu le délivra de cette fâcheuse tentation » (Apophtegme 103).*

### Le découragement

Qui n'a pas été tenté, un jour ou l'autre, de se décourager devant sa faiblesse ? Au lieu de crier vers Dieu des profondeurs de son péché, de lui dire le « pardonne-moi » sauveur, c'est l'abattement. Se décourager, c'est vouloir se sauver par soi-même. Mais tout n'est pas perdu. Les Pères le savaient et avaient beaucoup de compassion pour les frères découragés :

*« Un solitaire souffrait de si grandes tentations qu'il abandonna sa règle monastique. Quand il voulut se remettre à la pratiquer, ces mêmes tentations l'en empêchaient et il se disait en lui-même : "Quand me retrouverai-je dans le même état où j'étais autrefois ?" Puis ces tentations l'accablant, il ne pouvait s'appliquer à quoi que ce soit. Il alla alors trouver un ancien auquel il raconta ce qui se passait. Ce saint homme lui répondit :*

*Un homme ayant une propriété qu'il négligeait de cultiver, elle devint en friche et toute pleine de ronces. Quelque temps après, il voulut la remettre en valeur et dit à son fils : "Va défricher cette terre". Y étant allé, il la trouva si pleine d'épines que, perdant tout espoir d'en venir à bout, il se dit en lui-même : Quand aurai-je arraché et nettoyé tout cela ? Puis se jetant par terre, il se met à dormir et continua à faire la même chose durant plusieurs jours. Son père étant venu pour voir son ouvrage, et trouvant qu'il n'avait rien fait, lui dit : "D'où vient que tu n'as encore rien fait ?" "Mon père, lui dit-il, chaque fois que je suis venu pour travailler, cette quantité de ronces m'a fait peur et m'a découragé. Aussi, au lieu de travailler, je me jetais par terre et dormais." Son père reprit : "Défriche chaque jour autant d'espace que tu en*

*occupes lorsque tu es couché par terre, et ton ouvrage avançant ainsi peu à peu, tu ne te trouveras plus dans ce découragement." Son fils lui ayant obéi, il défricha en peu de temps sa propriété.*

*Ainsi mon frère, ne te décourage pas, mais travaille peu à peu. Et Dieu par sa grâce te rétablira dans le premier état où tu étais. Ce frère l'ayant cru, et pratiquant avec patience dans sa cellule ce qu'il lui avait conseillé, ses peines cessèrent par l'assistance de Jésus-Christ, et il retrouva le calme et le repos d'esprit qu'il avait perdu » (Apophtegme 104).*

L'enjeu de la démarche que nous avons décrite jusqu'ici est grave. Car si la vie spirituelle n'est pas fondée sur une vraie conversion, même si apparemment tout va bien (peut-être à cause de qualités naturelles ?) une crise se prépare, plus grave que le simple découragement.

Après quelques années, si ce n'est plus tôt, un épuisement arrive, un effondrement. Tout lâche, et la dépression peut suivre. On évalue trop souvent la situation d'après les manifestations psychologiques. On recourt alors au psychiatre et on risque de rater l'étape dans sa dimension spirituelle. Car aucun psychiatre n'en possède le remède : l'humilité.

## Une aide sur la route : la prière

---

### Des prières courtes

La prière nous ramène de la dispersion des pensées à l'attention à Dieu. Elle nous fait retrouver l'orientation de notre cœur. Les Pères conseillent de courtes prières répétées, plutôt que de longues prières où l'attention ne se maintient pas vers le but :

*« Ne faites pas de longs discours en parlant à Dieu, de peur que cette vaine recherche de paroles étudiées et inutiles ne dissipe l'attention de votre esprit, qui ne doit être attaché qu'à la vue de ce grand et divin objet. Une seule parole du publicain attira sur lui la miséricorde de Dieu. Et une seule parole pleine de foi sauva le lar-*

ron. Les longs discours remplissent d'ordinaire de vaines images l'esprit de celui qui prie et confondent son attention au lieu que peu de mots sont capables de la recueillir.

Lorsque tu te sentiras tout consolé et tout attendri par quelque parole que tu réciteras dans tes prières, arrête-toi dessus sans passer outre, puisque c'est une marque assurée que notre ange gardien prie avec nous » (Jean Climaque, *L'Échelle*, 28<sup>e</sup> degré).

La prière nous maintient tout au long de la route dans l'attitude de celui qui sait que tout est don. Un Psaume dit : « Le pauvre et le malheureux loueront le nom du Seigneur » (Ps 73, 21, cité en Cassien, *Coll.*, X, 11). C'est bien la disposition qui convient aux chercheurs de Dieu :

« Quelle pauvreté peut être plus grande et plus sainte que la pauvreté de celui qui, reconnaissant qu'il n'a aucune ressource en lui-même, sachant qu'il n'a aucune force, espère chaque jour de la libéralité d'autrui ce qui lui est nécessaire pour vivre, et qui, comprenant que sa vie et sa subsistance dépendent à tous moments de la seule bonté de Dieu qui la soutient, fait profession d'être un misérable pauvre du Seigneur, et lui crie sincèrement tous les jours : "Pour moi, mon Dieu, je suis un mendiant et un pauvre : mon Dieu, assiste-moi !" » (Cassien, *Coll.* X, 11).

Outre les brèves formules de prière indiquées par les psaumes que nous pouvons lancer vers Dieu à chaque instant, l'Écriture nous propose quatre formes de prière et surtout la prière par excellence : le Notre Père.

### Les quatre formes de la prière

Saint Paul nous a indiqué quatre degrés de prière : « Je te demande avant tout, dit-il, qu'on adresse à Dieu des supplications, des prières, des intercessions et des actions de grâce » (1 Tm 2, 1). Mais ces quatre formes de prière peuvent être mêlées.

« La première forme de prière se rapporte spécialement, semble-t-il, aux débutants, que leurs vices blessent encore, et qui en ressentent le remords. La deuxième est appropriée à ceux qui, ayant déjà progressé, ayant déjà pratiqué les vertus élèvent déjà leur âme vers les hauteurs. La troisième est pour ceux qui réalisent par leurs actes la perfection de leurs désirs et sont poussés dans leur charitable affection à intercéder pour d'autres dont ils connaissent la faiblesse. La quatrième forme s'adresse à ceux que n'atteint plus l'aiguillon pénible du remords ; ils se remémorent avec tranquillité, dans leur esprit purifié, les merveilles et les miséricordes du Seigneur prodiguées dans le passé, accordées dans le présent, préparées pour l'avenir ; dans leur cœur brûlant, ils sont emportés vers une prière enflammée que ne peut dire la parole humaine » (Cassien, *Coll.*, IX, 15).

Arrêtons-nous sur chacune des formes de prière.

— **La supplication** est d'abord demande de pardon et de purification du cœur. Elle est « le cri (...) du pécheur touché de componction » (ibid.), du pauvre, comme le rappellent les psaumes. Cette componction naît de la méditation du jugement : « Encore remplie de crainte et de terreur par l'appréhension d'une épreuve et d'un châtement, l'âme est sur l'heure pleine de repentir » (ibid.). C'est le premier temps de la prière, le temps de la purification de l'âme. « Car, selon la parole du Seigneur, elle conçoit un plus grand amour, sachant qu'un plus grand pardon lui a été donné » (ibid.).

— **La prière** s'élargit à une dimension existentielle. Elle demande instamment à Dieu la persévérance dans le progrès spirituel, la grâce de continuer la route avec autant de ferveur.

— Avec **l'intercession**, s'opère un décentrement de soi-même, une ouverture aux autres. C'est la traduction dans la

prière du chemin parcouru au plus profond du cœur. La prière devient ainsi peu à peu missionnaire ; elle s'élargit à la dimension du monde sous la pression de la charité qui grandit dans le cœur (1 Tm 2, 1-2), elle s'ouvre sur toute l'humanité.

— **L'action de grâces**, enfin, est contemplation des grands bienfaits accordés par Dieu et tension vers les biens promis. Le mystère du salut occupe alors toute la pensée. L'esprit est totalement absorbé par la bonté de Dieu :

*« Quand l'esprit se souvient des grâces faites par Dieu dans le passé, quand il observe celles qu'il reçoit, quand il voit par avance la grandeur et le nombre de celles que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment, il rend de brûlantes actions de grâces au Seigneur. Il lui arrive aussi, parfois, de prier avec une ferveur plus abondante ; alors notre esprit pénétrant d'un pur regard les récompenses que recevront les saints dans la vie future, est pressé de s'épancher en des actions de grâces ineffables, avec une extrême joie »* (Cassien, Coll., IX, 14).

### Le Notre Père

Le Notre Père est le modèle de toute prière. Dire « Notre Père » (Mt 6, 9), c'est « déclarer que nous sommes passés de la condition des esclaves à celle des enfants adoptifs » (Cassien, Coll., IX, 18). En ajoutant « qui es aux cieux », nous nous rappelons notre exil sur une terre étrangère et nous nous hâtons vers la patrie, vers la maison du Père ! Nous demandons que notre vie soit digne d'une telle adoption.

« Ayant atteint cet ordre et cet état de fils », nous dirons au Père : « Que ton Nom soit sanctifié » (Mt 6, 9). « La gloire de notre Père est notre désir, notre joie ! » (Id. Coll., IX, 18).

« Quand nous serons élevés et établis dans ce degré si sublime d'enfants de Dieu, nous nous sentirons aussitôt enflammés de cette tendresse dont brûlent tous ses véritables enfants ; et n'étant plus occupés de nos propres intérêts, nous chercherons uniquement la gloire et l'honneur de notre Père en disant : "Que ton nom soit sanctifié !" Nous témoignons par là que tout notre désir et toute notre joie se trouvent dans la gloire de notre Père » (Cassien, Coll., IX, 18).

Puis nous demandons : « Que ton règne vienne » (Mt 6, 10). Ce règne est inauguré par Dieu dans nos cœurs quand le diable en a été expulsé et que « Dieu a inauguré en nous sa souveraineté » (Cassien, Coll., IX, 19).

La demande suivante : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mt 6, 10) est la prière que seul peut faire celui qui croit que Dieu établit toutes ces choses pour notre utilité, aussi bien les événements joyeux que les épreuves, qu'il s'occupe de nous en vue de notre salut (Cassien, Coll., IX, 20). Mais « cette demande peut, certes, être comprise autrement : la volonté de Dieu, c'est le salut de tous » (ibid.).

« Le pain supersubstantiel » (Mt 6, 11) : de substance divine. Nous avons besoin de ce pain chaque jour pour « affermir le cœur de l'homme intérieur » (Cassien, Coll., IX, 21).

« Remets-nous nos dettes comme nous avons remis à ceux qui nous doivent » (Mt 6, 12). Dieu « nous a accordé, d'une certaine manière, de pouvoir l'obliger à pardonner nos fautes, par l'exemple de notre pardon » (Cassien, Coll., IX, 22). Mais on comprend qu'à l'église, devant l'exigence d'une telle demande, certains « omettent ce passage, restant muets, dans la crainte de prononcer leur propre condamnation » (Id., Coll., IX, 22).

« Ne nous induis pas en tentation » (Mt 6, 13) est difficile à comprendre. Comment demander à Dieu de ne pas

connaître la tentation ? (Si 34, 11 ; Jc 1, 12). Cette demande peut signifier : « *Ne nous laisse pas vaincre par la tentation qui nous assaille* » (Id., Coll., IX, 23).

Nous demandons enfin à Dieu « *qu'il ne permette pas que nous soyons tentés par le diable au-delà de ce que nous pouvons* » (ibid.).

### L'eucharistie

Les Pères du désert parlent peu des sacrements. Mais ils n'en minimisent pas l'importance pour autant. Abba Poemen appliquait aux moines qui se rendaient à l'église le dimanche pour célébrer les saints mystères, ce verset du Psaume 40 : « *Comme le cerf désire une source d'eau vive pour se désaltérer, ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu* ». Il ajoutait :

« *De même que les cerfs en avalant des serpents dans le désert sentent, après, le feu que leur cause le venin et courent aux eaux pour se rafraîchir, de même aussi les solitaires étant souvent dans le cours de la semaine tentés par la malice du démon, vont le dimanche à l'église pour recevoir le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui les soulagent des peines amères que les démons s'efforcent de leur causer par les différentes tentations dont ils les tourmentent* » (Saint Poemen)<sup>29</sup>.

## Vers la perfection

## L'intelligence des Écritures

### Pureté de cœur et intelligence des Écritures

Le cœur doit être sans cesse occupé à méditer l'Écriture, semblable à une meule qui broie du grain. Au meunier d'y mettre du bon grain ! La méditation de l'Écriture est une « activité du cœur qui peut être justement comparée aux meules que fait tourner le courant des eaux d'un canal, par son impétuosité. Ces meules n'ont pas le pouvoir de s'arrêter, car elles sont forcées de tourner par l'impulsion de ces eaux. Cependant le maître a la possibilité de choisir du blé, de l'orge ou de l'ivraie, à faire moudre. À la vérité, il est certain que les meules moudront seulement ce que leur aura fourni celui qui en a la charge (...). Et la parole du Seigneur, notre Sauveur, se vérifiera en nous : où sera le trésor de nos œuvres et de nos buts, là aussi nécessairement demeurera notre cœur (Mt 6, 21) » (Cassien, Coll., I, 18).

Les pensées sont ainsi peu à peu modelées par la Parole. Mais ce travail est difficile car notre cœur est instable ; il passe d'un livre à un autre :

« Aussitôt que nous commençons à penser à quelque verset d'un psaume, il s'échappe insensiblement, et nous nous étonnons nous-mêmes que nous passions si vite d'un endroit de l'Écriture à un autre. Quand notre esprit commence encore à s'y appliquer, avant que nous l'ayons pu approfondir, notre mémoire est emportée par un autre passage qui se présente, et qui nous fait perdre la méditation de celui qui précédait.

De celui-là, l'esprit tombe encore dans un autre, et roulant de psaume en psaume, de l'Évangile à saint Paul, des apôtres aux prophètes, des livres de morale aux livres historiques, il ne fait qu'errer et que courir par toute l'étendue des Écritures. Il ne peut rien retenir ou rejeter à son choix. Il n'examine rien à fond. Lorsque notre esprit s'est appliqué à quelque verset d'un psaume, il s'aperçoit que sans le savoir, et comme engourdi, il l'a insensiblement laissé échapper, en passant à un autre texte. Il se met à le méditer, mais aussitôt s'élève le souvenir d'un autre passage, qui repousse l'autre. Il palpe, il goûte les sens spirituels, mais il n'en produit aucun, n'en assimile aucun » (Cassien, Coll., X, 13).

Certains penseront que dans ces conditions, il ne sert à rien de continuer à lire l'Écriture. Ne faudrait-il pas mieux faire autre chose ? Détrompons-nous. La Parole agit plus profondément que ce que notre conscience peut en percevoir :

« Un solitaire disait un jour à saint Arsène : "Mon Père, je travaille de tout mon pouvoir pour méditer ce que j'ai appris par cœur de l'Écriture sainte, sans que mon esprit néanmoins en soit touché, parce que je ne comprends pas bien le sens ; ce qui me met dans une grande tristesse". Il lui répondit : "Mon fils, n'inter-

romps pas pour autant de méditer sans cesse ces paroles de vie et de salut. Car j'ai appris que le bienheureux abba Poemen et plusieurs autres des saints Pères disaient que, bien que ceux qui charment les serpents ne comprennent pas les mots dont ils se servent pour les charmer, les serpents n'en ignorent pas moins quelle en est la force et la vertu. Et ainsi ils demeurent sans aucun pouvoir de nuire et leur obéissent.

Ainsi, même lorsque nous ne comprenons pas le sens de l'Écriture sainte, les démons le comprennent et, épouvantés par la puissance de ces divines paroles, ils nous quittent et s'enfuient, d'autant qu'ils ne sauraient résister à ces mots sacrés que le Saint-Esprit a proférés par la bouche de ses serviteurs les prophètes et les apôtres » (Saint Arsène)<sup>30</sup>.

Comme stabiliser un esprit vagabond est chose difficile, il est conseillé de fixer son attention en revenant sans cesse sur le même verset. Mais cela aussi ne va pas sans difficulté ! Une autre solution est donc possible : prendre chaque jour le verset qui convient à notre cœur, celui sur lequel il trouve plaisir à revenir.

Cependant, tant que le cœur ne sera pas purifié, il est impossible, malgré tous les efforts, de parvenir à l'intelligence de l'Écriture :

« Une âme impure ne saurait jamais recevoir la science spirituelle, même si elle s'adonne avec zèle à la lecture. Personne, en effet, ne verse un parfum exquis, un miel extrafin, une liqueur précieuse dans un récipient à l'odeur infecte. Le vase imprégné de relents affreux contaminera de son odeur la myrrhe la plus odorante, plus facilement qu'il n'en recevra lui-même quelque suavité. Car ce qui est pur se corrompt plus vite que ne se purifie ce qui est corrompu. De même, s'il n'est entièrement purifié de toute la repoussante influence des vices, le vase de notre cœur ne conser-

*vera pas la science spirituelle intacte, ni les oracles des Écritures* » (Cassien, Coll., XIV, 14).

L'Écriture nourrit la prière et aide à mener le combat spirituel, à venir à bout de l'endurcissement du cœur :

*« L'eau est molle et la pierre est dure. Cependant l'eau tombant d'un vase goutte à goutte sur la pierre, la perce peu à peu. Il en est de même de la Parole de Dieu. Bien qu'elle soit molle en quelque façon par sa douceur, et que notre cœur soit dur par son insensibilité, si on a soin d'écouter souvent cette divine parole, elle ouvre enfin le cœur malgré sa dureté pour y faire entrer la crainte salutaire de Dieu »* (Poemen)<sup>31</sup>.

La Parole conduit ainsi celui qui persévère à la lire, jusqu'à la contemplation et elle est désormais connue d'une façon nouvelle. Une intelligence spirituelle est donnée par l'Esprit Saint. Étant l'auteur des Écritures, il en donne l'intelligence de l'intérieur ; les commentateurs deviennent inutiles. Cette voie d'accès à l'Écriture est longue et laborieuse. Elle demande de la patience.

Celui *« qui désire acquérir l'intelligence des Écritures ne doit pas se fatiguer à lire un grand nombre de commentaires ; il vaut mieux qu'il s'applique à purifier son cœur de tous les vices de la chair. Dès qu'ils en sont bannis, les yeux de l'âme, dégagés du voile des passions, pénètrent comme naturellement les secrets des saintes Écritures. Le Saint-Esprit ne nous les a pas donnés pour qu'ils restent obscurs et inexplicables ; ce sont nos péchés qui en cachent le sens aux yeux de notre cœur. Dès que nous en sommes purifiés, une simple lecture nous suffit souvent pour en avoir une parfaite intelligence, sans avoir recours à une foule de commentaires ; les yeux de notre corps n'ont besoin des leçons de personne pour voir, lorsque rien ne les obscurcit et ne les aveugle »* (Cassien, Inst., V, 34).

Le Christ devient peu à peu l'objet continuel de nos pensées. Nous garderons un perpétuel souvenir de Dieu jusque dans le sommeil :

*« Avec attention, nous devons confier à notre mémoire la suite des saintes Écritures, et nous les rappeler continuellement. Par cette méditation incessante nous recueillerons un double bienfait. Tout d'abord, si notre esprit est occupé à la lecture et à l'étude, il n'est pas possible que les mauvaises pensées nous tendent des pièges.*

*De plus, il arrive que notre esprit, tout en revenant souvent à certaines lectures, en essayant de les retenir dans notre mémoire, n'ait pu les comprendre tout de suite, car il se trouvait occupé. Mais plus tard, quand nous sommes dégagés de l'influence de nos occupations, de la séduction de ce que nous voyons, surtout au cours de nos méditations nocturnes et silencieuses, nous les saisissons plus clairement. Ainsi nous est dévoilée, étant engourdis, au plus profond de notre sommeil, l'intelligence de sens tout à fait cachés, dont nous n'avions pas la moindre idée durant le jour »* (Cassien, Coll., XIV, 10).

### **Lire sa vie dans l'Écriture**

Les Pères, par une relecture sans cesse approfondie de l'Écriture, faisaient leur l'expérience d'Israël. Ils lisaient dans les textes sacrés leur propre cheminement spirituel, comme l'a admirablement montré Cassien. C'est un don de l'esprit accordé par le Seigneur au cœur purifié. L'appel d'Abraham était un appel qui leur était personnellement adressé : *« Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton Père »* (Gn 12, 1). Cet appel est un appel à quitter son propre cœur éloigné de Dieu, terre d'exil, pour marcher vers la terre promise, c'est-à-dire le cœur labouré par la charrue de l'Évangile, par la

croix du Christ, transformé par la charité. Cette terre doit être conquise, comme la terre de Canaan, au prix d'un long combat contre les huit nations que sont les huit vices. Cette terre du cœur une fois rendue aux vertus doit garder sa pureté qui n'est autre que la charité. Alors peut s'y élever le temple où le Saint-Esprit établit sa demeure. Et ce temple abrite l'arche d'alliance renfermant les deux tables de pierre, symboles des deux alliances, et encore de l'intelligence spirituelle des Écritures.

Cette lecture de l'Écriture est très importante, car l'expérience chrétienne n'est pas une expérience purement subjective. Notre chemin spirituel, c'est le chemin tracé par Dieu au peuple d'Israël, c'est le chemin qui est le Christ. Cela demande de sortir de sa subjectivité (tellement envahissante dans le monde moderne), de laisser la Parole modeler notre être profond. C'est une véritable Pâque. Pour atteindre à cette connaissance, il faut un cœur purifié: «*Heureux les cœurs purs: ils verront Dieu*» (Mt 5, 8).

*« Avoir la parole facile et un langage brillant, c'est bien différent que d'entrer jusqu'au fond des paroles divines, et d'en admirer, d'un regard intérieur tout limpide, les secrets et profonds mystères. Aucune doctrine humaine ne possédera cette connaissance, aucune culture profane ne la donnera »* (Cassien, Coll., XIV, 9).

### Le cœur qui pense

Il y a deux manières de faire de la théologie. L'une, intellectuelle, multiplie les concepts. L'autre vient d'un cœur unifié; elle perçoit le Mystère dans son unité. La compréhension du Mystère de Dieu, de sa Parole, au lieu d'être pure spéculation, devient VIE. Le cœur est réconcilié avec l'intelligence. Purifié par les vertus, il « pense », comme dit l'Écri-

ture (Si 17, 5). C'est le fruit d'une véritable pâque de l'intelligence.

*« Le fond de notre conscience et de notre attention doit toujours être concentré sur le souvenir de Dieu. L'intellect est dans la tête et les intellectuels vivent toujours dans la tête. Ils vivent cérébralement, et souffrent d'une incessante turbulence de pensées. Cette turbulence ne permet pas à l'attention de se fixer sur une pensée unique. L'intellect ne peut, tant qu'il est dans la tête, se concentrer uniquement sur le souvenir de Dieu. Il faut à chaque instant l'y ramener. C'est la raison pour laquelle ceux qui désirent établir en eux cette pensée unique de Dieu doivent quitter leur tête, descendre avec l'intellect dans le cœur, et demeurer là dans une attention continue (...) »* (Théophane le Reclus)<sup>32</sup>.

### L'annonce de la Parole

Celui qui est parvenu, par la pureté du cœur et la charité, à la connaissance des profondeurs de l'Écriture peut enseigner avec profit, transmettre à d'autres ce qu'il a perçu. Il sème alors la Parole dans le cœur de ses auditeurs et la rosée du Saint-Esprit viendra la faire germer (Pr 19, 10; LXX). Il peut ainsi reconforter les cœurs abattus par la vue de leur misère, «*en les rendant ivres du verbe salutaire*» (Cassien, Coll., XIV, 17). Cette prédication n'est pas une simple œuvre humaine :

*« Je vous affirme que votre enseignement ne sera pas vide et stérile, mais porteur de vie et de fruit. Le grain de la parole salutaire que vous aurez semé dans le cœur de vos auditeurs sera, dès lors, arrosé à profusion de l'eau de l'Esprit Saint pour être fécondé, selon la parole du Prophète : "Il donnera la pluie pour la semence que tu auras semée en terre ; et le pain que produira la terre sera succulent et nourrissant" (Is 30, 23) »* (Cassien, Coll., XIV, 16).

## La perfection de la prière

### La contemplation

Les Pères usent de nombreuses figures bibliques pour montrer le lien entre le travail de purification du cœur et la contemplation. Par exemple, celui qui a été assimilé à Jacob par la victoire sur les vices (Gn 27, 36), devient Israël « celui qui voit Dieu » (Gn 32, 28). Ou encore, celui qui s'est livré au service du prochain, aux œuvres de miséricorde, pendant de longues années à l'instar de Marthe, reçoit un jour d'être établi dans une intime union à Dieu par la contemplation, comme Marie (Lc 10, 38-42). Il n'y a pas de contemplation sans une longue ascèse. En d'autres termes, pas de résurrection sans Vendredi Saint : c'est le déploiement de l'expérience baptismale.

Pour tout chrétien, l'entrée dans la Pâque du Christ se traduit par une vie de charité, anticipation de la vie éternelle. Mais certains connaissent un avant-goût de la vision de Dieu par la contemplation. Parler de contemplation, qu'est-ce à dire ?

La contemplation est un don accordé par Dieu à ceux qui sont devenus, par la pureté de cœur, comme de petits enfants devant lui. Le Seigneur n'a-t-il pas promis : « Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu » (Mt 5, 8) ? La contemplation est une activité de l'esprit, mais elle est aussi de l'ordre des sentiments :

*« Lorsqu'une âme qui est à l'égard de Dieu ce qu'un petit enfant est à l'égard de son père, commence à le connaître par la lumière intérieure dont il l'éclaire, elle est toute remplie de joie quand elle le voit ; mais lorsque son Père céleste s'éloigne d'elle pour un temps par une sage dispensation de sa bonté et de l'amour qu'il lui porte, et que revenant ensuite il se montre à elle de nouveau, elle est touchée de joie, et de tristesse tout ensemble ; de joie, parce qu'elle revoit cet objet de son affection et de ses désirs ; et de tristesse, car elle a été trop longtemps privée de la vue d'une beauté si divine et si adorable. Une mère se cache pour se faire chercher par son enfant et elle est ravie de joie lorsqu'elle voit qu'il la cherche avec douleur. Elle lui apprend de la sorte à demeurer inséparablement attaché à elle, et l'enflamme d'un nouvel amour pour elle » (Jean Climaque, L'Échelle, 7<sup>e</sup> degré).*

La contemplation connaît des formes diverses :

*« Quant à la contemplation de Dieu, on peut la comprendre diversement car Dieu n'est pas uniquement connu par son essence admirable et incompréhensible (ce qui est encore caché au cœur de notre espérance) ; mais il est saisi encore dans sa splendide création, dans la vue de sa justice, dans la providence dont il dispose*

*tout chaque jour. C'est ainsi que nous observons d'un cœur pur les merveilles dont il a comblé tous les saints à travers les siècles, que nous admirons, avec une crainte intérieure, comment sa puissance gouverne tout avec modération, comme il connaît tout d'une science infinie, lui dont le regard perce le secret des cœurs ; c'est ainsi, nous nous en souvenons, qu'il a fait le compte des grains de sable de la mer, qu'il en a mesuré les flots, qu'il garde en sa présence chaque goutte de pluie, les heures et les jours qui composent la suite des siècles, ce qui a été et ce qui sera. Il en est encore ainsi quand nous méditons, remplis d'admiration, l'indicible compassion qu'il manifeste à l'égard des innombrables crimes perpétrés continuellement devant lui, sans qu'il en soit lassé ; quand nous pensons à son appel, s'adressant à nous sans que nous l'ayons aucunement mérité, mais par une pure miséricorde ; aux chances de salut par lesquelles il nous a proposé son dessein de nous faire bénéficier de l'adoption filiale (...) ; enfin quand il inaugure, pour nous sauver, le merveilleux ouvrage de son incarnation, par où il prodigue à tous les peuples les dons de ses admirables mystères » (Cassien, Coll., I, 15).*

Cette expérience de Dieu dont nous parlons peut prendre des formes diverses.

Parfois le Seigneur se manifeste d'une manière sensible. La douceur, la joie, la paix envahissent l'âme et disent mieux que des mots le nom de l'hôte invisible. Ce peut être aussi l'expérience des gémissements ineffables de l'Esprit (Rm 8, 26), ou encore une expérience de lumière.

La lumière divine envahit l'âme progressivement. Elle peut se comparer, au commencement, à une lampe qui guide nos pas sur la route conduisant vers la patrie. Peu à peu elle grandit et le voile qui enveloppe le Mystère est un instant retiré.

L'expérience de Dieu peut encore être accompagnée d'un embrasement de l'âme. Le sommet rarement atteint, consiste en une contemplation de la gloire de Dieu :

« Un moine, nommé Zacharie, alla trouver un jour son abbé Silvain et le trouva en extase les mains étendues vers le ciel. Le voyant ainsi, il referma la porte de la cellule et partit. Il revint à la sixième heure, puis à la neuvième et le trouva dans la même position. Vers la dixième heure il frappa de nouveau à la porte de la cellule, entra et trouva l'abbé qui reposait. "Qu'est-ce que tu as eu aujourd'hui, Père ? lui demanda-t-il (...). Je ne te quitterai pas avant que tu ne m'aies fait connaître ce que tu as vu". Le vieillard répondit : "J'ai été ravi au ciel et j'ai vu la gloire de Dieu et j'y suis resté jusqu'à présent, et maintenant je viens d'être renvoyé ici-bas" » (Vies des Pères, V)<sup>33</sup>.

### L'état de prière

Ceux qui ont crucifié leurs passions sont totalement donnés à Dieu. Leurs pensées, leurs actes, leurs paroles sont inspirés par Dieu. Unis au Seigneur par la charité, ils pensent à lui constamment. Ils entrent dans le repos de Dieu et, comme Elie, se tiennent en sa présence. Ils gardent un perpétuel souvenir de Dieu, ils prient sans cesse, selon la recommandation du Seigneur (Lc 18, 1) et de saint Paul (1 Th 5, 17). Leur prière est devenue « une causerie familière et une union avec Dieu » (Jean Climaque, *L'Échelle*, 27<sup>e</sup> degré)<sup>34</sup>.

La purification du cœur en est la condition indispensable :

« Comme il n'est pas sûr de nager avec ses habits, ainsi n'est-il pas sûr de vouloir pénétrer les mystères de la théologie en ayant encore quelques passions » (Jean Climaque, *L'Échelle*, 27<sup>e</sup> degré).

La prière parfaite est une anticipation du Royaume. Prier, c'est « reproduire dès cette vie quelque image du moins de l'état bienheureux promis aux saints dans l'éternité et que pour nous se réalise la parole de l'Apôtre : "Dieu tout en tous" » (Cassien, Coll., X, 6). Prier, c'est devenir semblable à Dieu, c'est participer à Dieu-Charité, c'est être uni à Dieu dans l'amour de façon aussi constante que possible. Ainsi conçue la prière est bien une fin, comme le Royaume : elle est la réalisation de ce que le Seigneur demandait dans sa prière sacerdotale, le soir du Jeudi Saint :

« Alors s'accomplira parfaitement en nous la prière de notre Sauveur, disant au Père, pour ses disciples : "Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et eux en nous" (cf. Jn 17, 26) ; et encore : "Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en Toi, afin qu'eux aussi soient un en nous" (Jn 17, 21). Ainsi l'amour divin, parfait, dont "lui-même nous a aimés le premier" (1 Jn 4, 19), deviendra aussi le sentiment de notre cœur, par la réalisation de cette prière du Seigneur, qui ne peut rester sans effet, selon notre foi. Ceci arrivera quand Dieu sera devenu tout notre amour, notre désir, notre goût, notre zèle, notre pensée, notre vie, notre parole, notre respiration ; et l'unité du Père avec le Fils, du Fils avec le Père, sera transférée en notre esprit et en notre sentiment ; c'est-à-dire que Dieu nous aimant d'une charité véritable, pure, indissoluble, nous aussi l'aimerons dans l'indissoluble unité d'une dilection parfaite ; nous lui serons tellement unis que nous serons devenus lui, dans tout notre souffle, toute notre pensée, toutes nos paroles ; ainsi atteindrons-nous cette fin dont nous avons parlé, et que le Seigneur souhaitait pour nous dans sa prière : "Afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient parfaitement un" (Jn 17, 22-23), et encore : "Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi" (Jn 17, 24) » (Cassien, Coll., X, 7).

Le terme de la perfection, c'est donc un état de prière : une vie devenue union à Dieu dans l'amour. Comme sans effort, le cœur reste tourné vers le Seigneur. En dehors des prières explicites qui ponctuent la journée, l'âme est dans une paix habituelle ; son désir reste tendu vers Dieu, sans avoir besoin de mots pour l'exprimer. L'état de prière est le sommet auquel conduisent les diverses formes de prière proposées par l'Écriture, que nous avons rencontrées :

« A ces divers genres de prière, succédera un état plus élevé et plus excellent encore ; c'est-à-dire une pure contemplation de Dieu, avec une vive ardeur de charité. En cet état, l'esprit est plongé dans sa dilection, il parle avec Dieu comme avec son propre père, tout filialement, dans une extraordinaire tendresse » (Cassien, Coll., IX, 18).

L'état de prière, c'est l'union à Dieu, la prière des fils, la familiarité avec le Père, sommet de la perfection puisque anticipation de la vie du ciel. On comprend que cet état suppose une parfaite pureté de cœur, une parfaite charité ! Cet état de prière est une disposition permanente de l'esprit et du cœur.

## La ressemblance retrouvée

Un cœur purifié, devenu Temple du Saint-Esprit par la pratique des vertus, est à la ressemblance de Dieu : il est parfait comme notre Père du ciel. Nous retiendrons trois aspects qui caractérisent la manière de vivre de celui qui a atteint cette perfection : la perfection de la charité, l'amour des ennemis et l'unité fraternelle.

### La perfection de la charité

Jean Climaque, dans son livre : *L'Échelle du Paradis* — que nous avons souvent cité — place la charité au sommet de l'échelle de la perfection. Il lui adresse cette prière :

« Dis-nous, ô illustre et la plus belle des vertus, dis-nous "où tu mènes paître tes brebis, où tu les fais reposer à midi" (Ct 1, 7).

Éclaire-nous, abreuve-nous, guide-nous, conduis-nous par la main. Car la seule chose que nous désirons, c'est de monter vers toi. Tu commandes à tous. Maintenant "tu as blessé mon cœur" (Ct 4, 9), je ne puis contenir ta flamme et je ne sais comment te louer (...). Je désire vivement savoir comment Jacob te vit appuyée en haut de l'échelle céleste. Indique-moi, je le souhaite ardemment, la manière de monter vers toi (...). Je désire connaître aussi le nombre d'échelons à gravir et le temps qu'il faut pour les gravir avant d'arriver vers toi.

Et la charité m'est apparue comme une reine sortant du ciel, et elle a parlé à l'oreille de mon âme et m'a dit : "Toi qui m'aimes, tant que tu ne te seras pas dégagé de ton corps matériel, tu ne pourras pas contempler ma beauté telle qu'elle est. Mais que cette échelle t'apprenne l'ordre suivant lequel les vertus se développent ; j'occupe le sommet de cette échelle comme l'a déclaré Paul, mon illustre héraut : "Maintenant ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande des trois, c'est la charité" (1 Co 13, 13) » (Jean Climaque, *L'Échelle*, 30<sup>e</sup> degré)<sup>35</sup>.

La perfection de la charité introduit dans la grâce de l'adoption filiale qui est le dessein éternel de Dieu pour l'homme. Elle nous est donnée en germe par le baptême et caractérise le chrétien.

Celui qui « est devenu parfait et bienheureux (...) est appelé à un état plus heureux encore (que la foi et l'espérance) : la charité. Le serviteur "fidèle et prudent", celui-là est attiré jusqu'à l'amitié et l'adoption filiale » (Cassien, Coll., XI, 12).

Dans le cœur purifié, en effet, s'épanouit la grâce baptismale. L'image du Christ se grave en lui. L'âme parvient à ce sentiment filial qui la « rend sûre de la bonté et de l'indulgence de son Père, n'hésitant pas à croire que tous les biens du Père soient à elle » (Cassien, Coll., XI, 7).

L'itinéraire parcouru sur les pas des Pères du désert est celui de l'enfant prodigue. Au terme, le Père restaure son enfant purifié dans sa dignité de fils :

« Le prodigue n'ose plus espérer (cette libéralité) car il a perdu les richesses de son père et jusqu'à son nom de fils : "Je ne suis plus digne, dit-il, d'être appelé ton fils". Après qu'on lui eut refusé de se rassasier des gousses des porcs (c'est-à-dire la nourriture affreuse des vices), il revient en lui-même, frappé d'une peur salutaire, et commence à se dégoûter de l'impureté détestable des porcs, mais il craint les supplices terribles de la faim. Devenu esclave, en quelque sorte, il se rappelle désormais le salaire gagné par les mercenaires, il le désire et il dit : "Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont abondance de pain ! Quant à moi, ici, je meurs de faim. Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils : agis envers moi comme envers un mercenaire" (Lc 15, 17-19).

Mais le père, bondissant à sa rencontre, reçoit cette parole d'humble pénitence avec une tendresse plus grande que celle de son fils, et refusant de lui concéder de moindres biens, il le fait sans retard accéder à la dignité filiale, sans s'arrêter aux degrés inférieurs. Pour nous, il nous faut aussi nous élever à ce troisième degré où les fils estiment les biens du Père comme étant à eux ; montant ainsi par la grâce de la charité sans faille, nous mériterons de recevoir en nous l'image et la ressemblance du Père céleste ; et avec le Fils véritable nous pourrions proclamer : "Tout ce qui est au Père est à moi !" » (Cassien, Coll., XI, 7).

Nous devons donc accomplir le précepte du Seigneur : « Vous serez parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 48). S'élever à la perfection véritable, c'est aimer Dieu comme il nous a aimés, l'aimer pour lui-même. Celui qui est parvenu à cette charité, aime et pratique toutes les vertus. Car il n'y a « rien de plus précieux, rien de plus parfait, rien de

plus sublime ; et (...) on ne trouve rien de plus éternel que la charité » (Cassien, Coll., XI, 12). Ce bien commun à tous les chrétiens a une valeur incomparable, car la charité a goût d'éternité ; elle est synonyme de sainteté : seule « la charité ne passe jamais » (1 Co 13, 8), « car elle ne se contente pas d'œuvrer en notre faveur sur la terre ; mais elle continuera dans l'éternité, où nous serons libérés de tout besoin corporel. Alors, pure désormais de tout mélange, plus parfaite et plus effective, elle nous unira à Dieu, sans risque de corruption, plus brûlante, pour nous faire pénétrer dans l'intimité » (Cassien, Coll., I, 11).

Il y a cependant un degré plus excellent encore : « La crainte de charité ». Il ne s'agit plus de la crainte des commençants qui ont peur du châtement, mais de « la plus pleine liberté de la charité et (de) la confiance des amis et des fils de Dieu » (Cassien, Coll., XI, 13). C'est la *parrhêsia*, terme qui désigne chez saint Paul la liberté des fils de Dieu et chez saint Jean la confiance des fils à l'égard de leur Père. La *parrhêsia* est l'achèvement de la liberté : elle rend l'homme totalement libre, alors que celui qui en est privé vit dans la crainte servile. C'est l'enseignement de saint Paul :

« Il encourage ceux qui sont brûlants d'un parfait amour pour le Père, car ils étaient esclaves et sont devenus fils par adoption : "Vous n'avez pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit de fils par adoption, dans lequel nous crions : Abba, Père" (Rm 8, 15) » (ibid.).

C'est la crainte des parfaits dont le Christ était rempli (cf Is 11, 2).

### L'amour des ennemis

Avoir plongé jusqu'au fond de sa propre misère, est source de compassion envers tout homme. Cela permet de recon-

naître en l'autre l'expérience qui a été la sienne. Nous sommes tous pétris de la même pâte. Comment juger son frère ? Cette expérience du salut conduit à l'amour des ennemis, à l'intercession pour les pécheurs :

« Celui qui aura atteint par la charité l'image et la ressemblance de Dieu, aimera désormais le bien pour l'amour du bien lui-même. Il aura les mêmes sentiments de patience et de douceur, ne s'irritant plus des fautes des pécheurs ; dans sa pitié et sa compassion pour leurs infirmités, il suppliera Dieu de leur donner le pardon ; se souvenant qu'il a subi l'assaut de semblables passions, jusqu'à ce que la miséricorde divine l'en eût délivré ; il ne s'est pas arraché à ces vices charnels par ses propres efforts, mais par le secours du Seigneur. Par suite il comprendra qu'il faut ressentir de la miséricorde, au lieu de la colère, pour les égarés ; et dans la grande paix du cœur il chantera : "C'est toi qui a rompu mes liens ; je t'offrirai un sacrifice de louange" (Ps 115) et aussi : "Si le Seigneur ne m'avait soutenu, il s'en fallait de peu que je tombe en enfer" (Ps 93).

Persévérant dans cette humilité du cœur, il sera capable d'obéir à ce précepte de perfection évangélique : "Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui ont de la haine contre vous, priez pour vos persécuteurs, pour ceux qui disent du mal de vous" (Mt 5, 44)» (Cassien, Coll., XI, 9).

Il peut ainsi recevoir le titre de fils : « Vous serez ainsi, est-il dit, les fils de votre Père du ciel » (Mt 5, 45). Celui qui est devenu fils est rempli de miséricorde et de compassion, comme le Seigneur.

### L'unité

De l'amour de Dieu découle l'amour du prochain, et vice versa : celui qui est devenu fils du Père est frère de tous ceux qui sont fils avec lui.

« Je vous donnerai sur ce sujet un exemple tiré de nos saints Pères (...). Supposez qu'il y ait un cercle marqué sur la terre, c'est-à-dire une ligne tirée en rond à l'entour d'un point qui s'appelle centre (car à proprement parler on appelle un centre le milieu d'un cercle) ; soyez attentifs à ce que je vous dis. Imaginez que ce cercle est le monde, que le milieu de ce cercle est Dieu, et que toutes les lignes droites tirées du cercle (ou de la circonférence) au centre, sont les voies et les conduites des hommes. Ainsi, plus les saints vont vers le dedans du cercle, plus ils s'approchent de Dieu ; et à proportion qu'ils s'approchent de Dieu, ils s'unissent et s'approchent les uns des autres ; et plus ils s'approchent les uns des autres, plus ils s'approchent de Dieu.

Il en est de même en sens inverse : plus on s'éloigne du centre, c'est-à-dire de Dieu, en allant vers la circonférence du cercle, plus on s'éloigne et on se sépare les uns des autres ; et plus on s'éloigne les uns des autres, plus on s'éloigne aussi de Dieu.

Voilà quelle est la puissance et l'ordre de la charité. Plus nous sommes au dehors, c'est-à-dire attachés aux créatures, moins nous aimons Dieu, et plus nous sommes éloignés de notre prochain ; et plus nous aimons Dieu et nous approchons de lui par la charité, plus nous nous approchons aussi de notre prochain, et nous unissons à lui ; comme autant nous nous unissons à notre prochain, autant nous nous unissons à Dieu » (Dorothee de Gaza, Instruction VI, p. 159-160).

## La configuration au Christ

Nous allons maintenant fixer notre regard sur le Christ. Car tout le chemin que nous avons parcouru n'est pas autre chose qu'une configuration au Christ. Tout l'enjeu du combat spirituel consiste à donner au Christ la royauté de notre cœur :

*« Quand l'esprit est délivré du pouvoir du diable, quand il n'est plus l'esclave des vices, alors vient en nous le Règne de Dieu. "Le règne de Dieu ne vient pas d'une manière observable et l'on ne dira point : il est ici, ou : il est là, car voici que le règne de Dieu est parmi vous". Or il n'est pas d'autre alternative, en nous, que de connaître la vérité, ou de l'ignorer, d'aimer le vice ou la vertu ; ainsi la royauté, dans notre cœur, appartient ou au diable, ou au Christ » (Cassien, Coll., I, 13).*

Le Christ occupait une place privilégiée dans le cœur des premiers moines. C'est lui qu'ils ont suivi, lui qu'ils aimaient, lui qu'ils cherchaient à imiter.

### Suivre Jésus

L'appel à suivre le Christ (Mt 19, 21) est à l'origine de la vocation de saint Antoine :

*« Selon son habitude, il se dirigeait vers l'église, méditant en son cœur la façon dont les apôtres avaient suivi le Sauveur en laissant tout (...). Pris par ces pensées, il entre à l'église ; à ce moment on lisait l'Évangile, et il entendit que le Seigneur avait dit au riche : "Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi". Alors Antoine, comme s'il avait accueilli de Dieu un si saint appel, et comme si ces paroles avaient été prononcées pour lui, sortit aussitôt de l'église » (Athanasie, Vie de saint Antoine, 2)<sup>36</sup>.*

Il faut toujours garder le Christ devant les yeux ; il donne sa direction, son orientation, à notre existence :

*« On demandait à un saint vieillard ce que doit faire un solitaire vertueux, pour ne point se scandaliser quand il en voit d'autres s'en retourner dans le monde. Il doit, répondit-il, imiter un lévrier qui ayant découvert un lièvre le poursuit toujours ; tandis que les autres chiens qui ne courent que parce qu'ils l'ont vu courir, s'en retournent dès qu'ils commencent à se lasser. Mais lui poursuit le lièvre jusqu'à la fin, sans se rebuter ni de voir les autres retourner, ni de rencontrer des chemins creux, des buissons et des halliers, ni même des épines qui le piquent. Un solitaire qui cherche notre Seigneur Jésus-Christ doit de même regarder continuellement la croix et passer par dessus les obstacles qui se rencontrent dans la course, jusqu'à ce qu'il possède celui qui y a été attaché pour son salut » (Apophtegme 101).*

## L'amour du Christ

L'amour du Christ, Antoine l'avait rencontré chez tous les ermites qu'il avait consultés. Leurs vertus propres n'étaient qu'une façon particulière de refléter la richesse de la grâce du Christ :

*« Antoine s'instruisait (auprès des serviteurs de Dieu) de l'exercice où chacun d'eux excellait. Il considérait l'humeur agréable de l'un et l'assiduité à la prière de l'autre ; il observait quelle était la douceur de celui-ci et la bonté de celui-là ; il remarquait les veilles de l'un et l'amour de la lecture de l'autre. Il admirait la patience des uns et les jeûnes et austérités de quelques autres qui n'avaient pour lit que la terre nue. Il observait la charité de l'un et la constance de l'autre. Il gravait en son cœur quel était leur amour à tous pour Jésus-Christ et la charité qu'ils se portaient » (Athanase, Vie de saint Antoine, II ; trad. retouchée).*

Antoine lui-même était attaché à l'amour du Christ de tout son être et disait *« qu'il n'y a rien dans le monde de préférable à l'amour que nous devons porter à Jésus-Christ »* (ibid., VII). Par deux fois, il s'écrie dans ses combats : *« Rien ne pourrait me séparer de l'amour du Christ »* (Rm 8, 39) (ibid., V). Là était sa force pour vaincre le diable. C'est d'ailleurs le nom du Christ qui le rendait victorieux dans le combat.

Jour et nuit, le Christ doit occuper notre regard intérieur :

*« Trois anciens solitaires étant allés trouver l'abbé Etienne, qui était prêtre, lui parlaient de ce qui regarde le salut. Voyant qu'il ne leur répondait point, ils lui dirent : "D'où vient, Abba, que tu demeures dans un tel silence, alors que nous venons ici pour apprendre de toi des choses utiles et profitables à nos âmes ?" Il leur répondit : "Excusez-moi. C'est que je n'ai rien entendu de ce que vous avez dit ; et tout ce que je puis vous dire, est que je ne pense jour et nuit à autre chose et n'ai sans cesse devant les yeux*

*que Notre Seigneur Jésus-Christ, attaché pour nous sur la croix". Ces paroles les ayant extrêmement édifiés, ils s'en retournèrent » (Moschus)<sup>37</sup>.*

Aime Jésus de tout ton cœur et tu ne risqueras pas de tomber ; attache-toi au Christ qui nous aime : tels sont les conseils qui devraient être gravés dans notre cœur.

## Garder les paroles du Seigneur

Aimer le Christ, c'est avant tout garder ses paroles, ses commandements, en les mettant en pratique. Cela suppose une grande familiarité avec l'Évangile.

Les citations évangéliques se trouvent d'ailleurs spontanément sur les lèvres des premiers moines :

*« Des frères vinrent à l'abbé Antoine et lui dirent : "Dis-nous une parole. Comment nous sauver ?" Le vieillard leur dit : "Vous savez ce que Jésus-Christ nous apprend dans l'Évangile, et cela doit vous suffire". Mais comme ils le pressèrent davantage de leur donner quelque instruction, il dit : "Souvenez-vous donc de ce que dit Notre Seigneur : si on vous frappe sur la joue droite, présentez la joue gauche" (Mt 5, 39). Ils lui répondirent qu'ils ne pouvaient faire cela. "Du moins, répliqua-t-il, si vous n'avez pas le courage de présenter l'autre joue, souffrez avec patience si on vous frappe". Ils dirent encore qu'ils ne pouvaient pas. "Si vous ne pouvez pas faire ceci, ajouta-t-il, ne rendez pas le mal pour le mal" (Rm 12, 17). Ils dirent encore que cela était au-dessus de leurs forces. Alors le saint se tournant vers son disciple, lui dit : "Va préparer quelque chose pour les faire manger, car je vois qu'ils sont faibles"; et leur adressant à nouveau la parole, il leur dit : "Si vous ne pouvez rien faire de ces choses, que voulez-vous que je vous dise de plus ? Mais je vois que vous avez plus besoin de prières pour*

remédier à votre faiblesse que d'un conseil"» (Athanasie, *Vie de saint Antoine*, Sentences)<sup>38</sup>.

### Imiter le Christ

Mais les premiers moines vont plus loin. Il faut imiter le Christ. Il nous appelle à devenir Dieu : « *Le Fils de Dieu s'est fait homme pour toi ; deviens, toi aussi, Dieu pour lui* »<sup>39</sup>. Un seul chemin : être assimilé à lui par la croix. Partager les souffrances du Seigneur, imiter son abaissement, tient une très grande place dans les conseils que les anciens sont amenés à donner.

Une homélie indique comment monter sur la croix. Il s'agit d'une contemplation de Jésus dans sa passion. Tout ce que Jésus a souffert, nous le revivons dans notre combat spirituel. Et si Jésus l'a vécu, c'est pour nous :

«Voilà ce qui arriva pour nous à notre Maître lui-même, notre bien-aimé Seigneur "pour le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, lui devenant conformes dans la mort, afin que nous parvenions si possible à ressusciter d'entre les morts" (Ph 3, 10-11) (...).

Le vinaigre qu'il goûta pour nous (Mt 27, 48), c'est pour que nous éteignions toute suffisance et toute agitation vaine (...). La couronne d'épines, tressée et mise sur sa tête (Mt 27, 29), nous est un exemple pour que nous portions le blâme qui nous atteint, en souffrant à toute heure les insultes sans trouble. Le roseau dont on frappait pour nous sa tête nous est un exemple pour que nous portions toujours le casque de l'humilité et éteignions tout orgueil inspiré par l'ennemi. Que Jésus fût livré pour être flagellé avant d'être crucifié (Mt 27, 26), cela nous est un exemple pour nous faire mépriser tout affront humain et toute infamie (...). Ce sont ces choses que l'homme doit faire pour pouvoir monter avec lui sur la croix. Car

si tu ne fais pas ce qu'il a fait, selon ta force d'homme, tu ne peux pas monter sur la croix (...).

Que, la neuvième heure venue, Jésus ait crié d'une voix forte : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" (Mc 15, 34), cela est pour nous enseigner, après le support de la tribulation due aux passions, jusqu'à leur extinction, à prendre confiance désormais en toute humilité et à crier vers Dieu. Qu'au coucher du soleil il rendit son esprit (Lc 23, 44-46), cela nous est un exemple que si l'esprit est libéré de toute espérance de ce monde des choses visibles, c'est signe que le péché est mort en toi (...).

Enfin, "Où est le corps, là se rassembleront les aigles" (Mt 24, 28), et ceci : "Il est ressuscité dans la gloire de son Père, il est monté aux cieux et il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs" (He 1, 3), c'est encore pour nous, selon le mot de l'Apôtre : "Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu, pensez les choses d'en haut, et non celles de la terre, car vous êtes morts" (Col 3, 1-3)» (Abbé Isaïe, Logos 13, XIX, 2-4)<sup>40</sup>.

Souffrir comme le Christ, avec lui, est la seule voie du salut :

« Considère combien notre Maître le Christ, avant d'être crucifié, a supporté d'injures et d'outrages, et c'est seulement après cela qu'il est allé sur la croix. Ainsi nul ne peut parvenir à la quiétude parfaite (...), s'il n'a d'abord souffert avec le Christ et supporté tout ce qu'il a lui-même enduré, se souvenant de la parole de l'Apôtre : "Si nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui" (Rm 8, 17). Ne te fais donc pas d'illusion, il n'y a pas d'autre voie de salut que celle-là »<sup>41</sup>.

L'invitation à imiter le Christ en sa passion revient sans cesse :

« Vois comment, parvenu à l'heure de la croix, il a dit pour nous montrer la voie de l'endurance et du salut : "Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Cependant, non comme je veux, mais comme tu veux" (Mt 26, 39) (...). Examinons donc de près les souffrances de notre Sauveur fait homme ; supporte avec lui les injures, les blessures, l'humiliation, (...) le coup de lance, l'eau et le sang ; et reçois ainsi un allègement de tes douleurs à toi »<sup>42</sup>.

Tout le combat spirituel n'a de sens que comme imitation du Christ qui a voulu souffrir, mourir et ressusciter pour nous.

### Le Christ, modèle de la prière

Le Christ nous a montré comment prier le Père et nous a donné le modèle de toute prière dans le Notre Père :

« Cette prière paraît contenir en elle toute la plénitude de la perfection, comme ayant été prononcée et demandée par le Seigneur lui-même (...). Notre Seigneur a dessiné pour nous la forme de cet état par les prières qu'il répandait, retiré seul sur la montagne, ou encore dans l'oraison de l'agonie, quand il répandit des gouttes de sang, par une inimitable ferveur » (Cassien, Coll., IX, 25).

Le Christ doit toujours être présent devant nos yeux :

« Les parfaits ont pour étude, pour exercice, et pour loi dans toute leur conduite (...) de tenir Jésus toujours présent dans leur cœur » (Jean Climaque, L'Échelle, 26<sup>e</sup> degré)<sup>43</sup>.

### Le compagnon invisible

Quand le combat spirituel devient difficile, le Christ est toujours là, présent, alors qu'on ne le perçoit pas. Antoine en fit l'expérience au cours d'un violent combat intérieur :

« Jésus-Christ n'abandonnant pas son fidèle serviteur dans un si grand combat, vint du ciel à son secours ». Antoine l'interrogea :

« "Où étais-tu, mon Seigneur et mon Maître ? Et pourquoi n'es-tu pas venu dès le commencement pour adoucir mes douleurs ?" Alors il entendit une voix qui lui répondit : "Antoine, j'étais ici ; mais je voulais être spectateur de ton combat. Et maintenant que je vois que tu as résisté courageusement sans céder aux efforts de tes ennemis, je t'assisterai toujours et rendrai ton nom célèbre par toute la terre". Ayant entendu ces paroles il se leva pour prier, et sentit en lui tant de vigueur qu'il connut que Dieu lui avait rendu beaucoup plus de force qu'il n'en avait auparavant » (Athanase, Vie de saint Antoine, V).

Il faut sans cesse crier vers le Seigneur dans les difficultés, comme les disciples dans la barque auprès de Jésus endormi :

« Pourquoi dormir ? Crie à Jésus au point d'en avoir la gorge rauque : "Maître, sauve-nous, nous périssons !" (Lc 8, 24 ; Mt 8, 25). Excite la cendre de ton cœur et allumes-y le feu que le Seigneur est venu apporter sur la terre (Lc 12, 49) et il consumera tout cela, et il fera sortir l'or bien enfoui en toi et éprouvé dans la fournaise. Il faut beaucoup de vigilance »<sup>44</sup>.

## Conclusion

---

Nous avons évoqué au long de ces pages, un parcours de conversion à Dieu sur les pas des Pères du désert. Certains auront peut-être été surpris d'avoir vu émerger les grands axes de la morale chrétienne au cœur même d'une démarche spirituelle s'il en est : chercher Dieu. Les Pères du désert nous enseignent en effet ce que l'Église de tous les temps pose comme fondements de la morale.

Résumons brièvement ces grands principes. L'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il est appelé à participer à la vie de Dieu, à partager son bonheur et sa charité. Il est appelé, dans un dessein éternel, à devenir fils adoptif. Doué de raison et pouvant, par la voix de sa conscience — voix de Dieu parlant au cœur de l'homme —,

connaître le bien, il est invité à porter librement sa volonté vers ce bien. Marqué par le péché, il doit cependant, pour y parvenir, mener un incessant combat. Et paradoxalement, c'est en reconnaissant sa faute, en luttant contre ses passions, qu'il entre dans une voie de liberté. La grâce l'accompagne dans cette lutte et lui permet peu à peu de maîtriser ses passions et d'acquérir les vertus. Tel est bien le chemin de la perfection chrétienne, de la beauté de l'image retrouvée par et dans le Christ.

La morale est bien la colonne vertébrale de l'expérience spirituelle. Les deux sont indissociablement unies. Car la morale apprend à l'homme à être vraiment homme et chrétien. Et comment l'homme pourrait-il rencontrer Dieu, s'il n'est plus que l'ombre de lui-même ? L'originalité des Pères du désert est de nous dévoiler le chemin de cette expérience en présentant un miroir à notre cœur, sous forme de petites histoires, de proverbes. Il ne s'agit pas de connaissances abstraites : le bonheur de l'homme se joue dans le plus quotidien de sa vie. Ceci peut paraître nouveau aujourd'hui, car l'enseignement de la morale s'est intellectualisé, sa transmission a été liée à des obligations ou à des devoirs. Autant de facteurs qui l'ont peu à peu coupée de l'expérience spirituelle.

Le charisme des Pères, dans l'Église, a été de mettre à la portée de tous le cœur de la morale contenue dans la révélation. Que dit en effet l'Écriture ?

Dix paroles — autrement dit, les dix commandements — ont été données au peuple d'Israël comme l'unique nécessaire pour vivre dans le désert, la solitude, l'angoisse de leur exil loin de la patrie, de la terre promise. Si l'homme grave ces dix paroles dans son cœur, elles donnent direction à sa vie. Le Christ est venu les abrégées et les a résumées en deux paroles : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Ce sont les

deux faces de la Parole que Dieu adresse à l'homme, l'invitant à répondre par des paroles et des actes accordés à ces deux paroles. Cette réponse implique le discernement du bien et du mal, la mise en œuvre de la volonté libre, image de Dieu en l'homme. Dieu fait confiance à l'homme, il le laisse à sa propre responsabilité pour répondre à la Parole qu'il lui adresse. Lorsque la volonté de l'homme est en totale harmonie avec la Parole, son cœur devient le sanctuaire où Dieu vient habiter. Les dix commandements sont bien l'axe de notre relation à Dieu et de notre relation au prochain. C'est la relation à Dieu que nous avons surtout développée dans ce livre.

Mais est-ce bien le seul enseignement de la Torah, de l'Évangile, que nous transmettent les Pères ? Certaines expressions ne peuvent manquer de faire penser au langage des philosophes grecs. Là justement est le génie des Pères. Ils ont inculturé dans le monde grec la morale transmise par la révélation. Ils ont su intégrer le meilleur de l'acquis des sages de la Grèce antique : la quête du divin, la recherche de la contemplation, la beauté de l'âme par les vertus, la liberté, la conscience, l'importance de la connaissance de soi, etc. Ils ont su descendre au plus profond du cœur de l'homme, au lieu même où se fonde toute solidarité, et en tracer le chemin pour les générations qui viendraient après eux. Tout cela, ils l'ont transmis de façon très simple à des gens pour la plupart sans culture, et même analphabètes.

Nous touchons là un des points qui font l'actualité des Pères du désert. Ils nous permettent de retrouver de façon existentielle nos racines qui plongent dans la culture grecque et dans le monde biblique. N'est-ce pas une urgence dans notre monde déstructuré qui perd la mémoire de ses origines ?

## Notes

1. P. ÉVDOKIMOV, *Les Âges de la vie spirituelle*, DDB, Paris, 1964, p. 112.
2. «Sources chrétiennes» 92, p. 127.
3. J. BRÉMOND, *Les Pères*, p. 529-530.
4. *Ibid.*, p. 8.
5. A. D'ANDILLY, *Les Vies*, t. II, p. 192-193.
6. Ch.-A. BERNARD, *Traité de théologie spirituelle*, Éd. du Cerf, Paris, 1986, p. 169-170.
7. M. JOURJON, *Jean Chrysostome, Homélie de saint Paul*, DDB, «Les Pères dans la foi», 1980, p. 16.
8. IGNACE DE LOYOLA, *Exercices Spirituels, Texte définitif (1548)*, traduit et commenté par Jean-Claude Guy, Éd. du Seuil, 1982, p. 82-83.
9. *Les Sentences des pères du désert*, Solesmes, 1966, p. 175.
10. *Ibid.*, p. 180.
11. J. BRÉMOND, *Les Pères*, p. 207.
12. HIGOUÏÈNE CHARITON DE VALAMO, *L'Art de la prière*, p. 188.
13. *Les Sentences des pères du désert*, Solesmes, 1966, p. 302.
14. *Ibid.*, n° 94, p. 88.
15. *Ibid.*, n° 21, p. 27.
16. *Ibid.*, n° 124, p. 110.
17. J. BRÉMOND, *Les Pères*, p. 29-30 (trad. retouchée).
18. L. GRIMES, *Esprits des saints*, t. I, p. 187.
19. *Ibid.*, p. 189.
20. J. BRÉMOND, *Les Pères*, p. 244.
21. *Sentences*, PG 88, 1808C5.
22. L. GRIMES, *Esprit des saints*, p. 514.
23. *Les Sentences des pères du désert*, Solesmes, 1966, p. 142.
24. Pour ce paragraphe, cf. JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle*, 15e degré.
25. L. GRIMES, *Esprit des saints*, t. I, p. 329-331.
26. *Les Sentences des pères du désert*, Solesmes, 1966, p. 145.
27. L. GRIMES, *Esprit des saints*, t. I, p. 323.
28. *Ibid.*, p. 324.
29. L. GRIMES, *Esprit des saints*, t. I, p. 195.
30. A. D'ANDILLY, *Les Vies*, t. I, p. 191-192; trad. retouchée.
31. L. GRIMES, *Esprit des saints*, t. I, p. 185.
32. HIGOUÏÈNE CHARITON DE VALAMO, *L'Art de la prière*, p. 190.
33. P. POURRAT, *La Spiritualité*, t. I, p. 205-206.
34. *Ibid.*, p. 465.
35. *Ibid.*, p. 468.
36. Trad. sœur Marie-Véronique Nicolas, o. p.
37. A. D'ANDILLY, *Les Vies*, t. III, p. 10.
38. L. GRIMES, *Esprit des saints*, t. I, p. 11-12.
39. BARSANUPHE et JEAN DE GAZA, *Correspondance*, n° 199, p. 163.
40. Abbé ISAÏE, *Recueil ascétique*, p. 116-119.
41. BARSANUPHE et JEAN DE GAZA, *Correspondance*, n° 345, p. 248.
42. *Ibid.*, n° 106, p. 98.
43. J. BRÉMOND, *Les Pères*, p. 7.
44. BARSANUPHE et JEAN DE GAZA, *Correspondance*, n° 148, p. 131.

## Bibliographie sélective

### 1. Éditions anciennes

- ANDILLY, (d') A., *Les Vies des saints Pères (du désert et de quelques saintes et al.)*, 3 tomes, À Paris chez Louis Josse, 1733.
- ANONYME, *Les Instructions de saint Dorothee Père de l'Église grecque*, Paris, chez F. Muguet, 1686.
- BRÉMOND, J., *Les Pères du désert*, «Les moralistes chrétiens», t. I (p. 1-264), t. II (p. 265-582), 2e éd., Gabalda, 1927.
- CASSIEN, *Institutions*, trad. par E. Cartier, Paris, Librairie Poussièlgue Frères, 1872.
- GRIMES, L., *Esprit des saints illustres, auteurs ascétiques et moralistes*, t. I, Privat et al., 1845.
- MARIN, M.-A., *Vie des Pères du désert d'Orient*, t. I-IV, Périsse frères, 1856.
- POURRAT, P., *La Spiritualité chrétienne*, t. I, Gabalda, 1931.
- Les Conférences de Jean Cassien, trad. Dom Pichery, t. I-III, St Maximin, 1920-1922.

### 2. Éditions modernes

- APOPHTEGMES : *Les Sentences des Pères du désert*, Solesmes, 1966 ; *Nouveau recueil*, 1970. — *Les Sentences des Pères du désert. Collection alphabétique*, Solesmes, 1981. — *Les Apophtegmes des Pères. Collection systématique*, t. 1, Cerf, SC 387, 1993.
- JEAN CASSIEN, *Répondre à l'appel du Christ, La vie spirituelle à l'école des Pères du désert*, Cerf, «Foi Vivante», 1996.
- Abbé ISAÏE, *Recueil ascétique*, Bellefontaine, «Spiritualité orientale» n° 7, 1976.
- REGNAULT, L. (éd.), *Maîtres spirituels au désert de Gaza*, Solesmes, 1967.
- BARSANUPHE et JEAN DE GAZA, *Correspondance*, Solesmes, 1971.
- DOROTHÉE DE GAZA, *Cœuvres spirituelles*, Cerf, SC 92, 1963.
- JEAN CLIMAQUE, *L'Échelle sainte*, Bellefontaine, 1978.
- Higoumène CHARITON DE VALAMO, *L'Art de la prière*, Bellefontaine, «Spiritualité orientale» n° 18, 1976.

## TABLE DES MATIÈRES

|   |            |
|---|------------|
| Introduction                                | 5          |
| <b>LES FONDEMENTS</b>                       | <b>9</b>   |
| Approche des Pères du désert                | 11         |
| Une démarche spirituelle d'actualité        | 16         |
| Quel paysage spirituel ?                    | 21         |
| Créé à l'image et à la ressemblance de Dieu | 28         |
| La grâce de Dieu et l'effort de l'homme     | 35         |
| <b>L'ATTENTION AUX PENSÉES</b>              | <b>41</b>  |
| Les pensées messagères du cœur malade       | 43         |
| L'expérience du salut                       | 49         |
| Briser le miroir                            | 55         |
| Discernement des pensées                    | 61         |
| La lutte contre les pensées                 | 65         |
| <b>ENGAGÉS SOUS LES ÉTENDARDS DU CHRIST</b> | <b>71</b>  |
| L'art spirituel                             | 73         |
| Combattre les vices et les passions         | 82         |
| Bâtir l'édifice des vertus                  | 88         |
| Le chemin du pressoir                       | 94         |
| Une aide sur la route : la prière           | 99         |
| <b>VERS LA PERFECTION</b>                   | <b>105</b> |
| L'intelligence des Écritures                | 107        |
| La perfection de la prière                  | 114        |
| La ressemblance retrouvée                   | 120        |
| La configuration au Christ                  | 126        |
| Conclusion                                  | 134        |
| Notes                                       | 137        |
| Bibliographie                               | 138        |
| Table des matières                          | 139        |